

## LES FILLES DU CID.

L'histoire du Cid et de Chimène a trop de célébrité pour être ignorée de nos lectrices. Aussi, au lieu de leur répéter ce qu'elles savent sans doute, nous allons les entretenir des événements beaucoup moins connus qui se passèrent lors du premier mariage des filles du héros castillan.

Deux des plus riches et des plus puissants seigneurs de toute l'Espagne, don Diègue et son frère don Ferdinand, qu'on appelait communément les Infants de Carrion, songèrent à s'emparer, par alliance, de la riche succession qui devait être un jour le partage des filles du Cid. Dans ce dessein, ils supplièrent le roi Alphonse VI de leur permettre d'épouser doña (1) Elvire et doña Sol, et s'il le fallait d'employer son autorité pour faire conclure ces mariages. Le roi consentit à ce qu'ils allassent trouver le Cid dans le royaume de Valence, qu'il venait de conquérir. Leur entrevue se fit à Raquena; le Cid ramena don Diègue et don Ferdinand à Valence, où se trouvaient ses filles, et la cérémonie du double mariage se fit avec un grand appareil et une pompe vraiment royale. Malheureusement, les Infants de Carrion étaient plus magnifiques et plus galants qu'ils n'étaient courageux. Leur naturel mou, efféminé, choqua le caractère guerrier du Cid et de ses officiers. Plusieurs circonstances se réunirent pour jeter du ridicule et même du mépris sur ces jeunes seigneurs, que Rodrigue avait inconsiderément acceptés pour gendres. Pendant les fêtes du mariage, un lion s'étant échappé de sa cage, les Infants, au lieu d'essayer de le combattre, ne pensèrent

qu'à se mettre en sûreté, et, à la risée de tous les spectateurs, ils allèrent se cacher dans une espèce d'égout. Plus tard, une action fort vive ayant eu lieu entre les Chrétiens et les Maures, ils montrèrent de la répugnance à prendre les armes et à marcher à l'ennemi; puis au fort de la mêlée, ils abandonnèrent le champ de bataille, et prirent honteusement la fuite. Cette conduite les perdit dans l'opinion d'une Cour où l'on n'estimait que la bravoure. Un acte de courage aurait pu les réhabiliter; mais ils n'étaient capables que de se venger bassement des railleries trop méritées dont ils étaient l'objet. Guidés par les conseils de Suero, leur oncle, ils feignirent un désir extrême de retourner dans leurs terres. Le Cid, auquel la présence de ses gendres donnait plus de confusion que de plaisir, fit préparer pour les nouvelles épouses des équipages conformes à leur condition, et consentit à leur départ. Ce fut un moment douloureux. Rodrigue était profondément affligé, et ses filles le quittaient avec tant de larmes et de regrets qu'elles semblaient avoir le pressentiment de quelque malheur.

Il les accompagna aussi loin qu'il lui fut possible, et revint à Valence, tandis qu'elles poursuivirent leur chemin.

Quand elles furent arrivées au pays de Berlanga, où il y avait une grande forêt, ce lieu parut commode aux Infants pour exécuter le barbare projet qu'ils avaient conçu. Ils se débarrassèrent d'abord de la plupart de leurs gens, en les envoyant de côté et d'autre, sous différents prétextes, et ne gardèrent auprès d'eux que les confidents dont ils voulaient faire les ministres de leur vengeance. Alors, s'écartant du

(1) Prononcez *dôgna*.



grand chemin, ils s'enfoncèrent dans le plus épais du bois. Là, sans être touchés des prières, des larmes et des cris des deux jeunes princesses qui appelaient Dieu et les hommes à leur secours, ils les attachèrent à un arbre et les accablèrent de coups de fouet, jusqu'à ce que, lassés de frapper, ils les abandonnassent, évanouies, demi-mortes et baignées dans leur sang.

Heureusement pour elles, Rodrigue, à qui le caractère de ses gendres inspirait une juste défiance, les avait fait suivre de loin par un serviteur nommé Ordogno. Arrivé sur le lieu où venait de se passer cette horrible scène, Ordogno s'empressa de donner aux filles de son maître les secours dont elles avaient besoin; puis il les fit transporter dans le village le plus proche et se hâta d'informer le Cid de ce qui venait d'arriver.

On aime à voir, par l'indignation de l'historien espagnol, par celle qu'il attribue à toute sa nation, combien, même dans ce siècle barbare, une action semblable à celle des Infants paraissait monstrueuse.

« L'injure, dit-il, était atroce et demandait une prompte vengeance. Le bruit de cette tragique aventure s'étant répandu de toutes parts, Don Diègue et Don Ferdinand devinrent l'objet de la haine et de l'exécration de l'Espagne. La cruauté dont ils avaient fait preuve, leur perfidie et leur ingratitude envers le Cid, qui les avait comblés de richesses et de bontés, les faisaient regarder comme indignes de vivre, et l'on disait publiquement qu'ils n'avaient pu se porter à cette extrémité sans avoir entièrement perdu l'usage de la raison. »

Rodrigue se rendit aussitôt à la Cour. Des juges furent nommés pour connaître de cette affaire. Raimond de Bourgogne, gendre du roi, présidait le tribunal, et le résultat du jugement fut : Premièrement, que les Infants rendraient la dot des deux princesses et tout ce qu'ils avaient reçu : or, argent, pierreries, vases précieux, habits, ameublements. En second lieu, que Don Diegue, Don Ferdinand et Suero, leur oncle, conseiller et complice de l'attentat dont ils s'étaient rendus coupables, seraient obligés de combattre en champ clos contre ceux qui soutiendraient la cause du Cid.

La lâcheté naturelle des deux Infants était augmentée par le trouble de leur conscience; ils cherchèrent à différer le combat, dans l'espérance de l'éviter. Mais le roi, en acceptant toutes les autres conditions qu'ils proposèrent, ne leur laissa nul prétexte de retard.

Bermude, Antolin et Gustio, trois des principaux officiers du Cid, s'étaient offerts avec empressement pour combattre. Ils furent victorieux. L'oncle et les neveux, blessés, vaincus, désarmés, demeurèrent ainsi convaincus du crime dont ils étaient accusés.

Peu de temps après, Doña Elvire épousa Rodrigue, fils du roi de Navarre; et l'Infant Pèdre d'Aragon envoya des ambassadeurs demander en mariage Doña Sol. Des alliances si honorables firent oublier aux deux princesses les infâmes traitements de leurs premiers époux et comblèrent le Cid d'orgueil et de satisfaction.

M<sup>me</sup> E. SURVILLY.



## BIBLIOGRAPHIE.

*Le Bon Pasteur*, ou Monseigneur Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris; par l'auteur de *Marie, protectrice de la France*. A Lille, chez L. Lefort, imprimeur-libraire.

Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis.

SAINT JEAN, ch. IV.

Cette épigraphe, choisie par l'auteur de ce petit livre, serait digne d'être gravée sur la tombe du saint martyr de nos guerres civiles. Vous qui l'avez pleuré, mesdemoiselles, je viens renouveler vos larmes en vous racontant les principaux faits de sa vie et sa belle et utile mort.

Denis-Auguste Affre naquit dans les montagnes du Rouergue, à Saint-Rome de Tarn, le 28 septembre 1793, d'une famille honorable; on le plaça au collège de Sainte-Affrique, où il fit ses premières études, moins la rhétorique, et quand on le complimentait sur ses écrits, il répondait en souriant: « Je n'ai pourtant pas fait de rhétorique. » A quatorze ans, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, de là au séminaire de Clermont, puis en 1816 on l'envoya à Nantes comme professeur de philosophie. En 1818, de retour à Paris, il fut ordonné prêtre, et se retira au noviciat d'Issy, son dessin étant d'entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice; mais sa santé ne lui permit pas de persévérer dans cette vocation. Monseigneur Soyer, évêque de Luçon, lui ayant offert des lettres de vicaire-général, il prit part au gouvernement de ce diocèse, de 1820 à 1822. A cette époque, monseigneur de Chalons, évêque d'Amiens, l'appela près de lui en qualité de grand-vicaire; là, durant neuf

années, il se fit distinguer par la sévérité de ses mœurs, son énergie pour conserver intactes les lois disciplinaires de l'église, et son discernement dans le choix des prêtres auxquels il confiait la terre sur laquelle ils devaient travailler avec le plus de fruit à la vigne du Seigneur. « Ce fut alors qu'il publia le *Manuel des Instituteurs*, et le *Traité de l'administration temporelle des paroisses*. Le mérite de M. Affre, comme administrateur et comme écrivain, attira sur lui l'attention du gouvernement; des places au conseil d'Etat et au ministère des cultes lui furent offertes; mais s'il redoutait les emplois publics, il ne redoutait pas la publicité de ses opinions, et, prenant part aux travaux de la presse religieuse, il écrivit un *Traité de la suprématie temporelle du pape et de l'Eglise*; — des *Observations* et un *Mémoire au roi, en faveur de la liberté de l'enseignement*, ce qui lui donna l'idée d'un ouvrage destiné à initier la jeunesse studieuse à la connaissance et à l'amour des dogmes révélés; enfin il publia l'*Introduction philosophique à l'étude du christianisme*. M. Affre n'était resté indifférent à aucune des questions qui agitent notre époque; il portait dans ses investigations la droiture de ses vues, l'étendue de ses connaissances, et l'amour du bien qui régnait dans son cœur.

En 1834, il se trouvait à Paris pour y surveiller l'impression d'un de ses ouvrages, lorsqu'il reçut de monseigneur de Quélen le titre de chanoine et des lettres de vicaire-général. En 1839, il obtint le titre d'évêque de Pompéiopolis, et en 1840, il était nommé archevêque de Paris. Lors de sa prise de possession, le prélat disait dans son mandement: « La paix soit avec vous!



Nous ne venons ni gouverner, ni troubler la cité... mais offrir une victime. » Paroles qui semblent lui avoir été dictées par un esprit prophétique.

Monseigneur Affre conserva à la religion l'ancienne maison des Carmes, consacrée par le sang des martyrs qui y furent immolés en 1792, sous la hache des septembriseurs; il la peupla de jeunes prêtres, espoir du sacerdoce, et de vieux prêtres pauvres et infirmes. Il encouragea : la *Société de Saint-François Régis*, dont le but était de sanctifier les unions illégitimes; la *Société de Saint-François Xavier*, qui réunissait les ouvriers pour se secourir mutuellement, et l'*OEuvre de la Sainte Famille*, en faveur des ménages abandonnés. Non content d'aider aux fondations de charité par son zèle, il y contribuait de toute sa modeste fortune, et les désastres de l'inondation de la Loire, ceux du tremblement de terre de la Pointe-à-Pître ému-  
rent profondément son cœur.

Le 22 juin 1848, des barricades avaient été élevées dans les quartiers les plus peuplés de Paris... le sang coulait. Durant deux jours, monseigneur Affre avait prié Dieu de mettre un terme à ces luttes fratricides; il savait que le général de Bréa et son aide de camp, qui s'étaient présentés en parlementaires aux insurgés, venaient d'être traîtreusement fusillés par eux; le digne prélat, bien que souffrant, partit de l'île Saint-Louis pour l'Assemblée nationale, à pied, accompagné de deux de ses vicaires, et alla soumettre au chef du pouvoir exécutif, son projet de se rendre aux barricades. Sur sa route, les troupes de la ligne et de la garde nationale lui présentaient les armes, les femmes se mettaient à genoux sur le seuil de leur porte, lui tendaient leurs enfants, et lui demandaient sa bénédiction; à son retour, en passant devant l'Hôtel-Dieu, il dit à ses vicaires : « Nous reviendrons demain visiter nos pauvres blessés. » Après un moment de repos à l'archevêché, la chaleur et la poussière

étant extrêmes, monseigneur Affre se rendit à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. A mesure qu'il approchait du lieu du combat, les officiers de la ligne et de la garde nationale le conjuraient de ne pas poursuivre une tentative si périlleuse. « Ma vie est peu de chose, leur répondait-il, et je ne puis renoncer à l'espoir de ramener à de meilleurs sentiments ce malheureux peuple que l'on égare. » Une énorme barricade fermait l'entrée du faubourg : « Arrêtez le feu, dit-il au général qui commandait l'attaque, je m'avancerai seul avec mes prêtres, et les insurgés reconnaîtront ma soutane violette et la croix que je porte sur ma poitrine. » L'attaque fut suspendue; des gardes nationaux agitant des mouchoirs blancs, un garde mobile portant une branche d'arbre, précédèrent le prélat qui, tournant la barricade, était entré dans le faubourg par une maison à double issue. Accueilli du peuple avec respect et soumission, il élevait la main, et, s'adressant aux insurgés, faisait entendre ces mots : « Mes amis! mes amis!... » lorsqu'un coup de feu le frappa dans les reins... (1) « Je suis blessé! » dit-il en tombant sur le trottoir.

On l'entra dans une boutique, on le déposa sur un matelas pour le porter chez le curé de Saint-Antoine, dont la maison est attenante à l'hospice des Quinze-Vingts; durant ce trajet, un autre coup de feu blessa le valet de chambre du prélat. Ce fut seulement alors que ses vicaires parvinrent à le rejoindre. « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, leur dit-il. Puisse mon sang être le dernier versé! » Ayant appris que sa blessure était mortelle, un peu avant minuit il pria le grand vicaire de recevoir sa confession et de lui apporter le viatique. Le lendemain l'insurrection avait été vaincue, la barricade démolie, Monseigneur put être transporté à l'archevêché.

(1) Le coup était parti d'une fenêtre; monseigneur fut blessé de haut en bas. J. J.



En route, au milieu des marques de respect et d'admiration de la foule, ayant remarqué sur la figure d'un garde mobile une touchante expression de douleur, il le fit approcher, détacha une croix suspendue sur sa poitrine et la lui donnant, « Gardez-la, lui dit-il, elle vous portera bonheur. » A moitié chemin, des voltigeurs qui faisaient partie de l'escorte offrirent à leur capitaine de porter le blessé. « Nous sommes de même taille, dirent-ils, et habitués à marcher du même pas... monseigneur souffrira moins. » Aussitôt, se débarrassant de leur havresac, ils s'alignèrent avec précaution sous le brancard et le portèrent sans secousse. Arrivés à l'archevêché, ils montèrent le grand escalier; après avoir aidé à placer Monseigneur sur son lit, ils se retirèrent, puis, un moment après, ils revinrent et se mettant à genoux, ils lui demandèrent sa bénédiction. « Mes amis, leur dit l'archevêque, vous avez bien mérité de la patrie en combattant contre l'anarchie. Je vous bénis, et le bon Dieu vous bénira. »

Denis-Auguste Affre est mort entouré de ses prêtres, de sa famille et de ses amis, le 27 juin 1848, âgé de cinquante-quatre ans, huit mois, vingt jours. Il était le cent vingt-quatrième successeur de saint Denis, et le quinzième archevêque de Paris. Il venait de se dévouer pour ses frères, pour sa patrie, et l'on allait réunir sur le même cercueil la couronne civique à la palme du martyr.

L'Assemblée nationale décréta qu'un monument serait élevé, sous les voûtes de l'église métropolitaine de Notre-Dame, à la mémoire de l'archevêque de Paris. Sur le socle de ce monument on inscrira ces paroles : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. — Puisse mon sang être le dernier versé.*

Le corps du saint archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, fut exposé dans une chapelle ardente. La crosse et la croix étaient attachées aux colonnes du lit funèbre. La douce et belle figure du pontife

avait une indicible expression de bonté et de calme. Pendant huit jours, toutes les classes de la société s'y rendirent en pèlerinage. Les femmes faisaient toucher à sa main une croix, un chapelet; les hommes, la lame de leur épée, la poignée de leur sabre. Lorsqu'il fallut conduire ces restes vénérés à leur dernière demeure, on les déposa sur un lit de velours violet que portèrent des soldats de toutes armes. Le visage et les mains restaient découverts, les vêtements étaient blancs comme aux grands jours de fête, et les pieds reposaient sur des fleurs. Quatre évêques, aussi en mitre blanche, marchaient aux côtés du cercueil; deux prêtres tenaient l'un un long rameau de palmier, l'autre une branche de chêne, symboles du double dévouement du prêtre et du citoyen. — La crosse archiepiscopale et la croix étaient recouverts d'un long crêpe noir. — Quatre chanoines portaient des bannières, aussi de velours noir, sur lesquelles on lisait : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. — Que la paix du Seigneur soit avec vous. — Je désire que mon sang soit le dernier versé. — Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de votre peuple ! Le jeune homme qui tenait la branche d'arbre devant l'archevêque allant aux barricades, portait sur un coussin la croix de la Légion d'honneur. — Des prêtres marchaient sur quatre rangs, psalmodiant un verset du *De profundis*, auquel répondait un chœur de prêtres placés près du cercueil... Ces chants de mort étaient dominés par les gémissements du bourdon de Notre-Dame. — Le président de l'Assemblée nationale, à la tête des représentants du peuple, suivait en écharpe tricolore; — les autorités judiciaires, civiles et militaires. — Les congrégations religieuses : les sœurs de la Charité; — les sœurs de Bon-Secours; — les Sœurs de la Croix de Saint-André; — les sœurs de Sainte-Marie; — les dames de Saint-Maur et les dames de Saint-Thomas-de-Ville-neuve. — Un escadron de cavalerie fermait*



la marche. — Le corps entra dans l'église porté par des gardes nationaux. — Après la messe, qui fut célébrée par l'évêque de Meaux, le corps demeura exposé jusqu'à sept heures du soir ; la vaste cathédrale ne suffisait pas à contenir les flots toujours renouvelés des fidèles qui apportaient des médailles, des livres, des chapelets et des fleurs pour les faire toucher à celui... qui ne pouvait plus les bénir !

Les restes mortels de Monseigneur Affre ont été déposés dans le caveau sépulcral, à côté de NN. SS. de Belloy, de Juigné, de Périgord et de Quélen.

Tel est, mesdemoiselles, l'abrégé de ce livre pieux, histoire fidèle de la vie et de la mort du saint archevêque qui se dévoua pour son peuple et pour sa patrie.

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### TO MY MOTHER.

They tell us of an Indian tree,  
Which howsœ'er the sun and sky  
May tempt its boughs to wander free,  
And shoot and blossom wide and high,  
Far better loves to bend its charms,  
Downward again to that dear earth  
From which the life, that fills and warms  
Its grateful being, first had birth.

'Tis thut, though woo'd by flattering friends  
And fed with fame (if fams it be)  
This heart, my own dear mother, bends,  
With love's true instinct, back to thee !

THOMAS MOORE.

### A MA MÈRE.

On parle d'un arbre de l'Inde qui, au lieu d'étendre librement ses rameaux dans l'espace, et de croître et fleurir sous les rayons du soleil, aime mieux courber ses branches vers cette terre chérie qui lui a donné naissance, et d'où il tire cette vie qui échauffe et remplit tout son être.

C'est ainsi que, bien qu'enivré par les louanges flatteuses de mes amis et les prestiges de la gloire (si toutefois cette gloire existe), mon cœur, avec cet instinct secret du véritable amour, revient toujours vers toi, ô ma mère bien-aimée !

NOÉMI THÉVENIN.

## LA PETITE FÉE.

La diligence de Paris venait de s'arrêter à huit kilomètres de Lyon, devant un petit chemin de traverse qui allait se perdre dans les terres, et devait conduire à un magnifique château que l'on apercevait dominant une vaste prairie. Un domestique, en riche livrée, attendait le passage de la diligence. Deux dames descendirent de l'intérieur. Le domestique demanda à la plus âgée si elle était madame de Ramburg. Sur sa réponse affirmative, il fit signe à un

jeune paysan de s'approcher, le chargea d'une petite malle, et d'un sac de nuit que le conducteur venait de déposer à terre, puis la diligence s'étant remise en route, il dit : « Si ces dames veulent me suivre, dans un quart d'heure nous serons au château. »

Madame de Ramburg répondit par un signe de tête, et prit silencieusement, ainsi que sa compagne, le chemin étroit et pierreux qui s'ouvrait devant elle.



Cette dame pouvait avoir cinquante ans. Ses traits nobles et réguliers conservaient encore les traces d'une beauté qui avait dû être remarquable; mais les rides que l'on voyait se dessiner aux coins de sa bouche donnaient à son sourire quelque chose de navrant, et son regard était empreint d'une profonde tristesse. Sa compagne paraissait avoir seize ans à peine; son visage exprimait une mélancolie douce, qui lui donnait un charme pénétrant. Dans l'ensemble de cette figure ravissante, on retrouvait les traits de madame de Ramburg; en effet, Mélanie était sa fille unique et adorée. Cette dame marchait la tête baissée, comme si elle eût été en proie à une pénible hésitation; quant à Mélanie, elle avait les yeux fixés sur le château vers lequel sa mère et elle se dirigeaient, tandis que son gracieux visage exprimait l'inquiétude. « Mon Dieu ! dit-elle, comment ce comte de Saint-Max va-t-il nous accueillir ? »

— Je ne sais, mon enfant; mais il n'est plus temps de retourner en arrière.

— J'ai peur de lui ! dit encore la jeune fille; ce doit être un vieillard dur et froid, à en juger par ses lettres; il nous fera peut-être payer cher l'hospitalité qu'il nous donne.

— Ne nous hâtons pas de le juger, reprit avec effort madame de Ramburg; rappelons-nous le passé, afin d'y puiser le courage nécessaire. Tu le sais, ton père, pour m'épouser, moi, sans fortune et sans nom, s'était aliéné à jamais le cœur du baron de Ramburg, son père. Nous nous sommes mariés en Angleterre, nous avons vécu longtemps obscurs, heureux de notre mutuelle affection et de notre tendresse pour toi; mais mon pauvre Léon, qui voulait nous assurer une existence paisible, a usé ses forces dans le travail... il est mort sur la terre d'exil...

— Pauvre père !...

— Alors, nous revînmes en France... le baron de Ramburg ne voulut pas reconnaître la femme et la fille de son fils;

il nous chassa de chez lui... A sa mort, on découvrit qu'il ne possédait rien; il avait fait passer tous ses biens à des parents éloignés.... Le comte de Saint-Max avait connu ton père; il apprit que nous étions sans ressources, presque sans asile, il eut pitié de nous, et nous offrit de venir habiter son château pour tout diriger, tout surveiller pendant ses fréquentes absences; j'ai accepté... car au moins nous aurons du pain... un asile...

— Pauvre mère ! dit Mélanie en lui pressant la main avec tendresse, si tu l'avais voulu, j'aurais travaillé nuit et jour pour toi... tu serais restée libre et indépendante.

— Qu'est-ce, mon ange, que le travail de deux femmes !... Je ne devais pas accepter ton généreux dévouement, quand une autre chance de salut s'offrait à moi. Je ne suis point humiliée de ma position, on ne rougit pas du bienfait dont on sait pouvoir se rendre digne. »

Elles arrivaient devant la grille du château. En voyant cette vaste cour, ces nombreux domestiques qui allaient et venaient, tout ce luxe de grand seigneur, Mélanie se pressa tremblante contre sa mère; leur mesquine toilette contrastait si singulièrement avec cette richesse ! Le valet qui les avait amenées les conduisit, à travers de magnifiques appartements, jusqu'à la porte d'un cabinet de travail; là les deux voyageuses s'arrêtèrent. Le domestique s'approcha d'un homme, qui, assis à son bureau, tournait le dos à la porte. « Qu'est-ce ? demanda-t-il brusquement, pourquoi me dérange-t-on ? »

— Pardon, monsieur le comte, mais c'est madame de Ramburg, et comme vous m'avez ordonné d'introduire ces dames aussitôt leur arrivée...

— Ah !... C'est bien ! dit le comte sans se retourner et continuant d'écrire. C'est bien !... laissez-nous. »

Le valet fit signe aux deux dames d'approcher, et sortit en refermant la porte.



Madame de Ramburg, ainsi que Mélanie, demeurèrent debout, immobiles, au milieu du cabinet. Le comte écrivait toujours.

« Asseyez-vous ! leur dit-il après un silence, mais toujours sans se retourner. Je suis à vous dans un instant. »

Madame de Ramburg, qui sentait ses genoux fléchir, se laissa glisser sur un fauteuil ; Mélanie s'assit près de sa mère, et tint ses yeux, brillants de larmes, fixés sur le tapis aux riches couleurs sur lequel elle osait à peine poser ses petits pieds tout souillés de la poussière du chemin. Enfin, M. de Saint-Max se leva de son bureau, vint se placer devant les deux voyageuses, et les enveloppa d'un rapide regard. Elles voulurent se lever. « Restez, restez ! leur dit-il de la même voix brève qui, deux fois déjà, avait fait tressaillir Mélanie, vous devez être fatiguées. Vous êtes donc madame de Ramburg ?

— Oui, monsieur... Voici d'ailleurs la lettre de votre notaire...

— C'est bien ; et mademoiselle, est...

— Ma fille, monsieur.

— Oui... c'est cela... » Il se rapprocha de son bureau sur lequel il jeta la lettre du notaire, puis il reprit : « Votre position n'était pas heureuse ; je le conçois... Quand vous avez épousé Léon, vous comptiez sur une immense fortune.... le désenchantement a dû être cruel !

— Monsieur ! répondit madame de Ramburg, se levant avec dignité, cette fortune, je ne l'avais ni envie ni espérée ; pour se faire aimer de moi, Léon m'avait caché sa fortune.

— Eh ! mon Dieu ! je n'ai pas eu l'intention de vous blesser, reprit le comte avec impatience. Écoutez-moi, madame ! Je vous ai fait demander si vous vouliez venir vous mettre à la tête de ma maison. Je suis célibataire, et presque toujours en voyage. Dès aujourd'hui je vous fait maîtresse ici ; je vous laisserai tout gérer, tout administrer... Il y a longtemps que je sais que les plus déflants sont les plus trompés !... Si vous vous

trouvez heureuse ainsi, vous resterez tant que vous voudrez ; si vous trouvez mieux, vous me quitterez. Si, dans le peu de relations que nous aurons ensemble, vous me voyez brusque, bizarre, n'y faites pas attention ; ce n'est pas à mon âge que l'on change de caractère. Je n'ai ni affections ni haines, je vis sans trop m'inquiéter de ceux qui m'entourent. C'est à vous d'établir votre autorité de manière à ce que chacun vous respecte, vous obéisse ; et, pourvu que je n'aie à m'occuper de rien, je me tiendrai pour enchanté de votre séjour au château.

— Monsieur, dit madame de Ramburg avec une émotion craintive, la reconnaissance me fera un devoir de veiller à vos intérêts, et...

— Oh ! ne parlons pas de reconnaissance, ma chère dame ; c'est un fardeau lourd à porter et que l'on jette à ses pieds le jour où l'on n'a plus besoin du bienfaiteur. Aussi, je ne vous demande rien, que de me décharger du souci de commander chez moi.

Il sonna, et le valet qui avait introduit les deux dames parut. « Joseph, lui dit-il, faites venir ici tous les domestiques.... Tous, entendez-vous ! »

Tandis qu'il donnait cet ordre, Mélanie osa, pour la première fois, lever les yeux sur cet homme, à la voix si sèche et si dure. Elle s'attendait à trouver un vieillard.... Grande fut sa surprise de voir un homme de trente-deux ans au plus, au front haut et intelligent, aux traits nobles et harmonieux, dont la beauté eût été parfaite, si son sourire n'avait été empreint d'une railleuse amertume, et son regard froid comme celui d'une statue de marbre.

Tous les gens du château arrivèrent.

« A partir de ce jour, leur dit le comte, c'est de madame de Ramburg que vous prendrez les ordres qui concernent votre service. C'est elle qui dirigera et commandera ici. Je lui donne plein pouvoir, soit pour renvoyer, soit pour admettre de nou-



veaux domestiques. Joseph, vous conduirez ces dames à l'appartement qui a dû leur être préparé. Allez, madame; demain vous entrerez en fonctions, et mon homme d'affaires, M. Dubois, vous donnera l'argent qui vous sera nécessaire.

— Est-ce à votre homme d'affaires ou à vous, monsieur, que je rendrai mes comptes?

— A lui ou à moi; cela dépendra du séjour que je ferai ici.

De la main il salua les deux dames, qui se retirèrent dans la partie du château qu'elles devaient habiter.

Lorsqu'elles se trouvèrent seules, elles s'embrassèrent en pleurant. Leur position était assurée, et l'autorité absolue dont madame de Ramburg venait d'être investie enlevait, en grande partie, ce qu'elle aurait pu trouver de blessant dans la dépendance de sa situation. Mais pour ces nobles cœurs, qui avaient surtout besoin d'affection, les manières du comte semblaient bien cruelles! « Mon Dieu! maman, dit Mélanie, que sa brusquerie m'a fait mal!... »

— Il faut pourtant nous résigner à notre sort, reprit madame de Ramburg en essuyant ses larmes; j'ai tort de te donner l'exemple de la faiblesse, quand il nous faut de la force et de la persévérance. Remercions Dieu, mon enfant, de ce qu'il nous donne une existence honorable. Je ne puis croire que M. de Saint-Max soit méchant. S'il nie les plus purs sentiments, cela vient plutôt d'un cœur blessé dans ses affections que d'un cœur insensible. C'est à nous de lui prouver, par notre dévouement, qu'il est encore des âmes reconnaissantes. »

Le lendemain et les jours suivants, madame de Ramburg fut sérieusement occupée du soin de son installation. Elle se fit rendre compte de toutes choses, et put se convaincre qu'en effet il était temps qu'une femme intelligente et honnête se mît à la tête de cette maison, dans laquelle,

agissant sans contrôle, nombre de gens pouvaient faire fortune aux dépens d'un maître insouciant. Quant à Mélanie, elle n'osait sortir de sa chambre, dans la crainte de rencontrer M. de Saint-Max. Huit jours s'étaient écoulés, et madame de Ramburg n'avait qu'entrevu deux ou trois fois le comte, lorsqu'un matin il la fit demander. « Madame! lui dit-il de sa voix brève, je pars pour quinze jours. J'ai appris que vous dîniez seule dans votre appartement, avec votre fille.

— Oui, monsieur; mais si cela est contraire à vos intentions.... »

— Pas le moins du monde; vous êtes parfaitement libre d'arranger votre vie comme bon vous semble. Seulement, pendant le voyage que je vais faire, je laisse ici Jules Lambert, mon secrétaire, et je vous prierai de l'admettre à votre table tant que durera mon absence. Il a l'habitude d'être à la mienne, et la solitude lui semblerait pénible. Il est d'ailleurs d'un heureux caractère; il vous amusera.

— Du moment que monsieur le comte l'ordonne.... »

— Ah! je n'aime pas qu'on ait toujours l'air d'obéir à des ordres. Encore une fois, vous êtes parfaitement libre, et si vous voyez un inconvénient à recevoir mon secrétaire...

— Non, monsieur, je n'en vois pas, dit madame de Ramburg, qui ne savait plus trop comment se conduire avec cet homme étrange.

— C'est bien, madame, et je vous en remercie. Ah! encore un mot: je ne vois jamais votre fille se promener, est-ce que le parc ne lui semble pas assez beau?

— Monsieur.... »

— A son âge, l'exercice est nécessaire, dites-le-lui donc. Est-ce qu'elle n'est pas musicienne?

— Un peu.

— Il y a un excellent piano dans le salon, elle peut faire de la musique avec Jules. Par Dieu! je ne vous ai pas fait venir



pour que vous viviez comme deux récluses. Je suis triste moi... j'ai sans doute des raisons pour l'être, mais ceux qui m'entourent ne doivent point partager ma tristesse... Au contraire, ajouta-t-il d'une voix plus douce, et comme s'il se parlait à lui-même, leur gaieté me ferait du bien. »

Puis il se leva, s'approcha de madame de Ramburg, la regarda un moment et dit avec moins de rudesse :

« Et vous, madame, êtes-vous satisfaite ? Tout marche-t-il à votre gré ?

— Oh ! oui, oui, monsieur, répondit vivement la bonne dame, pour qui la plus faible marque d'intérêt était un bonheur, je suis heureuse et tranquille, et quand je pourrai réaliser quelques améliorations que je voudrais vous soumettre, je me sentirai plus heureuse encore.

— C'est bien, c'est bien, madame, dit le comte en s'éloignant ; faites ce que vous jugerez convenable ; j'approuve tout d'avance ; j'ai entière confiance en vous. »

Il la salua et sortit du salon où il l'avait reçue.

« L'étrange caractère ! murmura madame de Ramburg ; est-il bon ? est-il méchant ?... Il m'a semblé surprendre dans son regard un éclair de sensibilité... Qu'il serait doux de pouvoir aimer celui qui s'est fait notre bienfaiteur ! »

Le même soir, le comte était parti, et son secrétaire dînait à la table des deux dames. Jules Lambert avait vingt-cinq ans, une jolie tournure, des traits distingués, un regard vif et spirituel. C'était une de ces franches natures, un peu enthousiastes, capables d'un dévouement plutôt spontané que durable.

Au commencement du dîner on s'observa ; puis peu à peu la confiance s'établit ; la franchise de Jules eut bientôt mis ces dames à leur aise ; la conversation s'anima, et naturellement on vint à parler de M. de Saint-Max. Madame de Ramburg pensa obtenir quelques renseignements qui l'aideraient à régler la conduite qu'elle devait

tenir vis-à-vis de lui. A sa première question, Jules s'écria avec son enthousiasme habituel : « Monsieur le comte ! c'est le plus noble cœur que je connaisse.

— Dites-vous vrai ? demanda Mélanie en relevant sa jolie tête.

— Oui, mademoiselle. Il ne faut pas s'arrêter à son écorce, elle est rude ; il faut interroger son cœur, et l'on y découvre des trésors de bonté. Il me parle brusquement, durement, comme à tout le monde, mais savez-vous ce qu'il a fait pour moi ? Il m'a trouvé pauvre, sans place, sans espérance aucune, assis au chevet de ma mère mourante et pour qui je ne pouvais plus rien. Alors il m'a fait son secrétaire, et le jour même il m'a avancé une année de mes appointements ; deux mille francs !... Quelques jours après, ma mère était sauvée ! le bonheur est un si habile médecin !... et moi j'entrais en fonctions près du comte. Un matin il m'appelle ; nous étions alors à Paris. « Nous partons aujourd'hui pour Lyon, me dit-il ; nous voyagerons souvent ; il ne faut pas que vous soyez tourmenté en sachant votre mère loin de vous... dans la gêne, peut-être ; et je n'aime pas voir autour de moi des visages inquiets. Voici un contrat de rente de deux mille francs que je viens de passer à votre mère ; allez lui porter cela... Nous partons dans deux heures. » Ému, tremblant, les yeux mouillés de larmes, je balbutiais quelques mots de reconnaissance... il m'interrompit en me disant de sa voix brève : « C'est bien ! c'est bien ! cela n'en vaut pas la peine. Allez ! mais revenez vite ! j'aime avant tout qu'on soit exact. » Et depuis deux ans, il ne m'a jamais permis de lui parler de ses bienfaits.

— Ah ! s'écria madame de Ramburg avec joie, j'avais deviné qu'il y avait un noble cœur sous cette rude enveloppe.

— Et vous aviez deviné juste, madame. Le comte a souffert, je le crois ; il a trouvé des ingrats et il se défie. Mais si une fois il pouvait croire à une affection sincère,



j'en suis certain, ce masque, qui nous glace, tomberait de son visage. »

Mélanie écoutait attentivement le jeune homme, qui s'exprimait avec chaleur et conviction. L'intérêt qu'elle prenait à ses paroles avait animé son délicieux visage, ses yeux brillaient, et Jules, ébloui par la beauté de cette jeune fille, continua pendant quelques instants l'éloge du comte, mais d'une manière distraite; il n'était plus à son sujet et se disait à lui-même : « Mon Dieu !... qu'elle est jolie !... » Le lendemain, comme Jules n'avait rien de mieux à faire que de rechercher la société des deux dames, il sollicita la faveur de faire de la musique avec Mélanie. La jeune fille y consentit. Elle avait une voix expressive et douce qui parlait à l'âme. Jules était au piano, et pour la première fois depuis bien longtemps un sourire de bonheur erra sur les lèvres de madame de Ramburg, tandis qu'elle contemplait d'un œil ému le couple qu'elle avait devant elle... et, qui sait le doux rêve que la bonne mère faisait en ce moment ! Ensuite, on descendit dans le parc, où Mélanie n'avait encore jeté qu'un timide regard. A l'aspect de l'éclat des fleurs, de la luxuriante parure des arbres, elle sentit son âme s'ouvrir à des émotions nouvelles. Ces allées tantôt larges et droites comme celles d'un parc royal, tantôt sinueuses, fuyant, fraîches et ombrueuses, pour s'ouvrir tout à coup sur un ravissant point de vue, ménagé avec art, ou devant une cascade dont les eaux bondissantes allaient à leur tour se perdre sous de hautes futaies, se glisser sous des ponts aériens, et enfin rejoindre et couper capricieusement quelque riche prairie ; tout émerveillait Mélanie, et, oubliant sa réserve et ses fréquents accès de mélancolie, reflets de ceux de sa mère, elle retrouva en ce moment cette délicieuse insouciance à laquelle la conviaient ses seize ans. Elle se mit à courir comme le chamois en liberté ; elle eut de frais éclats de rire en dépassant à la course le jeune secrétaire qui s'était

fait enfant comme elle, et sa naïve gaieté, l'innocente joie qui resplendissait sur son visage, amenèrent sur celui de madame de Ramburg une sérénité douce, que le regard de Mélanie n'y avait jamais rencontrée.

De ce jour data une existence toute nouvelle pour la mère et la fille. Plus de soupirs étouffés, plus de larmes contenues. Leurs âmes s'ouvraient à l'espérance d'une félicité qui n'avait encore aucune forme, mais qu'elles attendaient, et que vaguement elles sentaient venir.

Jules se trouvait pour beaucoup dans ce changement. Sa jeunesse, son ardeur étourdie animaient leur existence ; et, bien que dans leurs entretiens ils ne parlassent à peu près que du comte, Jules aurait voulu rendre ce sujet de conversation intarissable, tant il se sentait heureux de voir les grands yeux de Mélanie fixés sur lui avec une ardente curiosité. Aussi, rien de ce qu'il savait sur M. de Saint-Max ne fut plus un mystère pour la jeune fille. Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Un matin que, pour mettre au net les comptes fort embrouillés d'un fermier, Jules avait offert ses services à madame de Ramburg et travaillait avec elle, Mélanie descendit dans le parc. Elle en parcourut les allées d'un pas léger, souriant aux arbres et aux fleurs, tant elle se sentait heureuse ; puis, les oiseaux gazouillant dans le feuillage, elle se mit à gazouiller comme eux, luttant de goût et de légèreté avec ces chanteurs ailés, lorsqu'au détour d'une avenue, elle s'arrêta brusquement, sa fraîche voix s'éteignit, ses grands yeux se baissèrent, elle demeura rouge, interdite.... M. de Saint-Max se trouvait devant elle. « Est-ce moi qui fais cesser vos chants, mademoiselle ? lui demanda-t-il d'un ton un peu moins brusque qu'à l'ordinaire. J'en serais fâché... Je les écoutais avec plaisir. Je vous fais donc peur ?

— Non, monsieur, dit la jeune fille tremblante... Mais si j'avais su que vous fussiez là...



— Vous n'auriez pas chanté, reprit le comte avec un sourire amer... J'ai le triste privilège de glacer par ma seule présence toutes les joies et tous les sourires... Continuez, mademoiselle, je m'éloigne. »

Mélanie le salua timidement ; un moment après, elle se retourna et le suivit des yeux.

« Comme il est triste ! » murmura-t-elle.

Puis elle reprit sa promenade ; mais plus lentement, et elle ne chanta plus.

Nul au château ne fut surpris de la subite arrivée du maître ; il était dans ses habitudes de revenir sans prévenir personne. Il prenait à travers champs, rentrait par une petite porte du parc, dont il avait toujours la clef, et sa voiture et ses gens n'arrivaient guère qu'une heure après lui. Lorsqu'il fut dans son appartement, il fit appeler Jules Lambert. « Eh bien ! lui demanda-t-il d'un ton, plus mélancolique que brusque, comment avez-vous passé ces quinze jours ?

— Oh ! d'une manière charmante ! Elle est si bonne, si naïve, si gracieuse !...

— Elle ! qui ça ? elle !

— Mademoiselle de Ramburg, reprit l'étourdi, qui osait dire sa pensée tout haut devant le comte. Vous avez vu sans doute combien elle est jolie ! Quels traits ravissants ! Quel adorable regard !...

— Non... je n'ai point remarqué...

— Eh bien ! vous avez eu tort, car jamais vous n'auriez vu plus angélique visage ; elle ferait mourir d'envie toutes les Vierges de Raphaël, et pourtant, quoiqu'elle soit bien belle, son âme est plus belle encore ! Elle est si noble, si aimante...

— Allons donc ! fit le comte avec impatience, vous avez toujours la déplorable manie de vous passionner au premier coup d'œil... Je vous ai déjà dit que votre exaltation en toutes choses vous nuirait beaucoup dans le monde, et vous ne changez pas. Voilà que de cette jeune fille, que vous connaissez à peine ! vous faites une de ces merveilles de perfection qu'on ne rencontre nulle part.

— Ah ! si comme moi vous l'aviez vue dans l'intimité...

— Laissons cela ! Que m'importe que vous alliez vous brûler à la première flamme qui s'offre à vous !... J'ai quelques notes à écrire, mettez-vous là ; je dicterai. »

Le pauvre Jules, habitué à de pareilles boutades, s'assit à son bureau, tailla sa plume et attendit. Le comte se promenait de long en large. La porte du cabinet était restée entr'ouverte, et l'on entendait quelques notes brisées d'une voix douce et charmante. C'était Mélanie qui, croyant le comte enfermé avec son secrétaire, s'était mise au piano et chantait une suave mélodie. Jules écoutait avec émotion et maudissait tout bas le devoir qui le tenait là, devant sa plume taillée et sa feuille de papier blanc. Enfin, las d'attendre, il se retourna pour rappeler au comte, perdu sans doute dans une de ses rêveries habituelles, qu'il était à ses ordres... mais grande fut sa surprise de voir que le cabinet était vide... Voici ce qui était arrivé.

Le comte, bien qu'il fût assez mauvais musicien, aimait passionnément la musique ; elle chassait ses idées noires, et répandait dans son âme une douce quiétude. La voix de Mélanie était venue jusqu'à lui. Alors, oubliant son secrétaire et ce qu'il avait à lui dicter, il était sorti et s'était dirigé vers le salon ; puis s'arrêtant, il s'était appuyé contre la porte entr'ouverte, et, tandis que Mélanie chantait, on aurait pu voir la sévère physionomie du comte s'adoucir et deux larmes glisser de ses yeux.

Lorsque la jeune fille eut cessé de chanter, elle resta un moment rêveuse, puis elle tourna sa jolie tête, et laissa échapper un petit cri de surprise en voyant M. de Saint-Max. « Oh ! continuez, je vous en prie, » dit-il d'une voix émue.

Mélanie avait surpris les deux larmes révélatrices ; tout son cœur se fondit dans un sentiment de pitié ; elle sentit qu'elle n'avait plus peur du comte. Il s'approcha avec une sorte de timidité, et s'assit de



manière à tenir ses regards fixés sur elle. Mélanie frappa un accord bien doux, et recommença son chant... Jamais peut-être elle n'avait apporté à ses mélodies tant de sentiment et d'expression. Lorsqu'elle eut fini, elle n'entendit point un compliment enthousiaste s'échapper des lèvres du comte, mais elle lut son succès dans les regards ravis qu'il arrêta sur elle. « Vous aimez donc la musique ? demanda-t-elle avec un reste d'embarras qui la rendait cent fois plus jolie.

— Beaucoup..... lorsque l'on chante comme vous.

— Eh bien, reprit la jeune fille en s'enhardissant, quand vous vous sentirez triste, monsieur le comte, vous me direz de chanter.

— Non... car alors ce serait toujours.

— Eh bien, dit-elle gaiement, ce sera donc toujours ; je suis comme les oiseaux, moi, je n'ai rien de mieux à faire. Et puis je serais si heureuse, si ce faible talent, que je dois au hasard, allait vous faire oublier les chagrins qui attristent votre vie !

— Qui vous a dit que j'avais des chagrins ?

— Personne... mais je l'ai deviné. Est-ce qu'il n'y a pas dans le regard de celui qui souffre, dans son sourire même, quelque chose qui trahit sa douleur ? Ceux qui ont été malheureux devinent bien vite ces secrets-là.

— Vous pourriez vous tromper, dit le comte, qui essayait de reprendre sa froideur habituelle, mais qui, malgré lui, se sentait entraîné à la confiance auprès de cette charmante enfant. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous n'avez pu me juger que sur l'apparence, et me croire étrange, bizarre...

— Eh bien, oui ! reprit Mélanie, qui sentait vaguement l'influence qu'elle prenait sur le comte, et qui en était heureuse parce qu'elle voyait là du bien à faire ; oui, au premier moment, j'ai cru que vous étiez dur, fantasque. Oh ! pardon...

— Non, non, dites !

— J'ai réfléchi, et je me suis dit que ces défauts-là ne pouvaient se concilier avec votre conduite. Vous étiez dur en paroles, mais les paroles ne venaient qu'après le bienfait ; il y avait donc eu au fond de votre âme un bon et noble mouvement auquel vous aviez cédé ; votre brusquerie ne cachait plus que votre bonté. »

Le comte la regardait avec surprise.

« Et vous vous êtes dit que j'étais malheureux ?

— Oui... et j'aurais donné tout au monde pour avoir quelque moyen de vous consoler, vous qui avez fait ma mère heureuse, vous que je bénissais du fond du cœur pour tout le bonheur qu'elle vous doit.

— Dites-vous vrai, mademoiselle ?.... Est-il réellement dans le monde des cœurs sincères pour qui la reconnaissance n'est pas un vain mot, les affections saintes une vaine parade ?

— Oh ! croyez-le, monsieur, il y a encore des cœurs qui savent aimer et se dévouer.

— Mais, si je vous disais que jamais je n'ai trouvé une affection vraie.

— C'est que vous avez mal cherché. »

Le comte sourit malgré lui à cette naïve réponse.

« J'ai cherché... et toutes m'ont manqué.

— Oui, vous avez cherché pendant un certain temps, et vous vous êtes arrêté. Puis vous vous êtes mis à repousser les cœurs qui venaient à vous ; vous avez arrêté l'élan de la reconnaissance et du dévouement ; vous avez dit à ceux qui vous devaient tout : Je ne veux pas de votre affection. Vous les avez blessés, monsieur, car le bienfait est lourd quand le cœur ne peut payer sa dette.

— Vous avez peut-être raison..... et si j'avais rencontré plus tôt cette naïve franchise, cette haute sagesse dont vous faites preuve, mademoiselle, peut-être...

— Mais il est encore temps, monsieur



le comte ! Pensez à ce que je vous ai dit, et votre cœur accomplira le reste. Vous faites des heureux, laissez-les vous entourer de leurs soins respectueux et tendres. Éprouvez ceux qui voudraient vous voir, calme et souriant, jouir vous-même du bien que vous leur avez fait, et puis, quand vous serez encore triste, quand vous vous sentirez encore pris de cette vilaine maladie de la défiance, venez me dire : « Chantez ! » Vous voyez qu'aujourd'hui cela vous a fait du bien.

— C'est vrai, dit le comte, dont le visage en effet s'était éclairci ; c'est votre jeunesse, c'est la foi, les douces illusions de votre âge qui réagissent sur moi.

— Qu'importe le motif, si le résultat est bon ?

— Oui... tant que vous serez là.

— Oh ! mon Dieu, j'y puis être souvent ! »

En ce moment, on entendit la voix de madame de Ramburg qui appelait Mélanie. « On m'appelle, reprit la jeune fille avec un charmant sourire, je vous quitte ; mais nous reprendrons cette conversation, n'est-ce pas, monsieur le comte ? »

— Oui, oui, dit-il, très-ému ; en effet, je crois que vous me guérirez de bien des préventions. »

Il suivit du regard la gracieuse enfant qui s'éloignait, et descendit dans le parc. Il marcha lentement, il était rêveur, mais beaucoup moins triste, et avait complètement oublié son secrétaire qui l'attendait toujours. Cependant, dès le même soir, le comte avait repris toute sa mauvaise humeur. D'abord, il était revenu plusieurs fois au salon sans y rencontrer Mélanie. Il était retourné dans le parc, et le gracieux visage de la jeune fille ne lui était point apparu. Il fut, au dîner, plus sombre et plus brusque que jamais, et le pauvre Jules, qui venait de reprendre sa place d'honneur, soupirait en pensant à ses joyeux repas avec madame de Ramburg et sa fille.

Après le dîner, il se hâta de profiter de

la liberté qu'on lui laissait pour accourir saluer ces dames. Le comte se renferma chez lui ; il voulut écrire, mais il était distrait, et rejetant sa plume avec impatience, un sourire amer passa sur ses lèvres. « Par Dieu ! murmura-t-il, je suis bien fou, et j'ai failli m'y laisser prendre... Madame de Ramburg, à qui sa fille aura tout raconté, lui a défendu de reparaitre... On sait les espérances ambitieuses qui peuvent monter à la tête d'une mère..... Elle aura peut-être cru que sa fille pourrait m'inspirer une grande passion... et les obstacles habilement ménagés... Allons !... il n'y a rien de vrai dans le monde. »

Pendant deux jours, le comte ne sortit pas de son cabinet, et n'y appela même pas son secrétaire, qu'il ne vit qu'au dîner, pendant lequel il ne prononça pas une parole. Toutefois, dans la matinée du troisième jour, las de cette réclusion qu'il s'était imposée, il alla, soucieux et sombre, chercher un peu de cet air frais et pur que donnaient les grands arbres du parc. Il n'avait pas fait vingt pas, qu'il rencontra Mélanie.

Un sourire froid et railleur vint sur ses lèvres, en voyant la jeune fille s'arrêter et l'attendre. « Il paraît que je ne vous fais plus peur, mademoiselle.

— Non, monsieur le comte, répondit-elle avec une candide franchise, plus du tout, depuis que je vous connais. D'ailleurs, je vous attendais.

— Vous m'attendiez ?

— Oui, car depuis trois jours vous travaillez seul, enfermé, et je pensais que la fatigue vous forcerait à quitter votre retraite.

— Ah !... Vous vous êtes donc informée de moi ? demanda le comte cédant déjà à la douce fascination que cette jeune fille exerçait sur lui.

— Sans doute. J'avais raconté à ma mère notre conversation de l'autre jour, et le plaisir que j'avais éprouvé en voyant que mes chants et ma folle causerie avaient en partie chassé votre tristesse. Ma mère



était bien heureuse, et elle m'a dit : « Sois pour notre bienfaiteur une fille tendre et dévouée, car tu dois l'aimer, mon enfant, comme tu aimais ton père, et peut-être que l'affection de celles qui lui doivent tout, ouvrira un jour son âme à la confiance et au bonheur ! » Aussi je vous ai cherché pour savoir si... ma raison, comme vous le disiez, n'avait rien perdu de son empire, et si mes chants ramèneraient encore le sourire sur vos lèvres... Mais vous étiez si occupé....

— Non... dit le comte, ému, et dont les soupçons, les défiances s'évanouissaient devant la candeur de Mélanie, j'étais triste...

— Ah ! que c'est mal ! Vous ne m'avez pas appelée !

— L'aurais-je osé ?

— Il fallait oser ! Ma mère n'a plus rien à faire le soir ; nous aurions été près de vous, vous distraire ; nous aurions fait de la musique avec monsieur Jules, qui est très-bon musicien.

— Ah ! .. mon secrétaire ! reprit le comte avec plus de froideur ; vous faites beaucoup de musique ensemble.

— Quand vous étiez absent, oui ; mais depuis votre retour, je ne sais pourquoi, nous n'en avons plus fait du tout !... Quand je dis que je ne sais pourquoi... je mens un peu.... Mais c'est que je n'ose vous dire....

— Oh ! dites, reprit vivement le comte, vous en avez le droit, vous... J'aime à vous entendre... car je vous crois franche, sincère....

— Oh ! moi, je dis tout ce que je pense. Eh bien, monsieur le comte, je me suis mis dans la tête que vous étiez attaqué de cette vilaine maladie qu'en Angleterre nous nommons le *spleen*. Je me suis dit que moi, enfant sans conséquence, dont la franchise vous amuse, je parviendrais peut-être à vous guérir, à vous forcer à croire à la vertu. J'avais dressé mes plans, et, pendant ces trois jours, je n'ai songé qu'à cela.

— Et... puis-je connaître ces plans ? demanda le comte, marchant près de Mélanie, et admirant sa taille ravissante, son cou charmant sur lequel se jouaient les plus beaux cheveux noirs qu'il eût jamais vus.

— Oh ! mon Dieu, oui, je ne veux pas vous prendre en traître. D'abord, votre plus grande maladie, c'est l'ennui ; les riches sont réellement malheureux, ils n'ont rien à faire... qu'à s'ennuyer. Pour combattre ce mal-là, je voulais que tout s'anîmât autour de vous et prît un air de fête. J'avais donc donné des ordres afin que les enfants du jardinier, qu'on éloigne de peur qu'ils ne vous importunent, vissent prendre leurs ébats dans le parc ; rien ne fait tant de bien au cœur que la gaieté des enfants. Puis, je voulais que le soir, M. Jules et moi, nous vous lisions ces brochures que vous recevez de Paris et laissez sous leurs bandes. Puis encore, la musique nous serait venue en aide. Et quand vous auriez entendu, pendant le jour, de francs éclats de gaieté, quand le soir vous auriez vu trois personnes qui vous doivent tant, vous entourer de leurs soins, surpris, vous auriez laissé votre tristesse, toute dépaycée, s'enfuir, et nous serions restés maîtres du champ de bataille.»

Le comte, ravi, ne se lassait pas d'écouter et de contempler cette belle enfant dont le gracieux visage était animé par l'espoir du succès. Ah ! s'écria-t-il, vous êtes mon bon ange... Eh bien, oui, je me laisserai diriger par vous, j'essayerai de cette nouvelle vie que vous vous chargez d'embellir. Voici l'automne qui approche, nous passerons toutes nos soirées ensemble...

— L'automne?... et votre voyage à Paris ?

— Eh bien... je n'irai pas.

— Ah ! tant mieux ! car M. Jules dit que vous en revenez toujours plus triste. Et puis, maman assure qu'il y a tant de choses à exécuter ici : des améliorations à faire à vos biens, des embellissements dans



ce parc, qui est un peu sévère, et qui vous assombrit encore. Elle vous soumettra ses idées, vous les discuterez, vous commanderez les travaux, vous les suivrez avec intérêt; voilà de l'ouvrage pour les ouvriers du pays, des distractions pour vous, des plaisirs pour nous.

— Vous avez raison, cent fois raison, ma jolie moraliste, je ferai tout ce que vous voudrez, je vous écouterai en toutes choses.

— Alors, vous êtes guéri!

— Oh!... pas encore... Si vous saviez ce que j'ai souffert!

— Dam... si je le savais, il me serait peut-être plus facile de vous guérir.

— Mais comprendrez-vous toutes les susceptibilités d'une âme qui était trop aimante? Ne trouverez-vous pas que je suis la victime d'exigences folles, condamnables....

— Dites toujours! nous verrons bien...

— Vous le voulez?... Écoutez-moi donc. Ma première douleur, celle qui a influé sur toute ma vie... c'est la mort de ma mère.

— En effet, c'est là un grand malheur!

— J'étais tout enfant, pourtant, je compris l'étendue de cette perte, et mon désespoir fut profond. Doué d'une sensibilité excessive, j'avais surtout besoin d'affections, et mon père ne m'aimait pas... ou plutôt, jeune encore, entièrement livré à son ambition, il ne songea point à moi. Il se remaria, et j'eus pour belle-mère une femme coquette, que ma présence gênait; je fus haï par elle. Elle eut des enfants, et, jalouse de la part de fortune que je leur prendrais, elle leur apprit à me haïr. Je vécus donc, pendant mes premières années, au milieu d'une famille dans laquelle j'étais traité en étranger. Ah! vous ne pouvez comprendre ce que j'eus à souffrir!

— Je le comprends, dit Mélanie, émue; je serais morte, moi, d'un tel isolement.

— Je devins sombre, triste; défiant de moi-même et des autres; j'entrai dans le monde, le cœur flétri par cette défiance, et,

je le crois maintenant, j'éloignai de moi, par mes bizarreries, ceux qui auraient voulu m'aimer. Je n'eus point d'amis. Je fis quelque bien pour soulager mon cœur, j'obligeai des ingrats, qui hautement faisaient honneur à mon originalité des bienfaits qu'ils devaient à ma bonté. Enfin... j'aimai une jeune personne....

— Ah! fit Mélanie en écoutant avec plus d'intérêt encore.

— Belle, ravissante... Les convenances se trouvaient d'accord pour déterminer ce mariage qui semblait me promettre le bonheur... Mais je méprisais le monde, où je n'avais trouvé que déceptions; en un mot, j'étais misanthrope. Je dis à ma belle fiancée le bonheur que je trouverais à vivre avec elle et pour elle, dans une douce retraite, loin des indifférents, loin du bruit.... Ce projet l'effraya, elle, qui avait rêvé l'enivrement des succès que lui promettait sa beauté, les vaniteuses jouissances que lui promettait sa fortune... Le mariage fut rompu.

— Ah! que vous avez été malheureux!

— Mon cœur s'était trompé; une dernière illusion venait de s'évanouir, je me crus maudit et condamné à vivre sans affections, sans espérances. Mon caractère s'assombrit chaque jour davantage, je cherchai la solitude; je devins brusque, dur, bizarre; je voyais trembler tout le monde autour de moi. Quelquefois j'en étais heureux, je me vengeais!... Quelquefois aussi, j'en souffrais...

— Vous en souffriez toujours, j'en suis sûre, moi! Eh bien! essayez d'une autre vie, faites qu'on ne vous craigne plus et qu'on vous aime; vous verrez alors que la tristesse et la défiance s'enfuiront à tire-d'ailes.

— Ah! si je vous écoutais toujours, il me semble que je serais guéri.

— J'espère bien que nous en arriverons là! Tenez, voilà M. Jules et maman qui viennent à nous; ils vont être bien surpris de vous voir sourire. »



Elle leva ses beaux yeux sur le comte.

« Allons, vous ne souriez déjà plus !

— Pardon, dit-il en passant la main sur son front. Vous savez bien, ma charmante moraliste, qu'après un orage, le ciel ne peut revenir aussitôt à sa sérénité.

— C'est juste ! Eh bien, nous prendrons patience. »

Madame de Ramburg et Jules les rejoignirent. Le comte voulut à l'instant mettre à exécution les conseils de la jeune fille. On alla visiter les endroits qui demandaient des réparations, des embellissements. Madame de Ramburg avait de l'instruction un esprit solide, un goût épuré, sa conversation intéressa vivement le comte. Il combattit quelques-uns de ses projets, pour avoir le plaisir de les lui entendre défendre par de bonnes raisons, et surtout pour voir les beaux yeux de Mélanie pétiller de plaisir en le trouvant si docile à ses leçons.

La promenade, ayant duré jusqu'à l'heure du dîner, le comte se trouvait si heureux qu'il voulut prolonger son bonheur. Sur sa prière, les deux dames dînèrent à sa table. Le repas se fit gaiement. Puis, quand on fut descendu au salon, les journaux de Paris arrivèrent. Mélanie déchira les bandes, laissa la politique pour les heures de méditation, et tandis que sa mère brodait, elle lut de sa voix fraîche et accentuée les chroniques parisiennes. Elle fit sourire le misanthrope par ses réflexions si judicieuses sous leur forme naïve et enfantine ; ensuite elle chanta, et par ses suaves mélodies, elle lui fit venir aux yeux ces douces larmes qui soulagent le cœur et le forcent à s'ouvrir à une nouvelle vie.

Pendant près d'un mois rien ne vint troubler la douce harmonie qui régnait entre les habitants du château. Les domestiques, tout surpris du changement survenu dans les manières de leur maître, voyant qu'ils le devaient à Mélanie, la nommèrent *la petite fée*. Le château s'était rempli d'une population d'ouvriers ; le

comte présidait à leurs travaux, Mélanie lui aidait à faire exécuter ses ordres. Un jour il se trouva qu'elle les avait devancés. « Mon Dieu ! comme cela se rencontre bien que ce soit votre avis, monsieur le comte !... La chose était faite quand j'ai songé que je ne vous l'avais pas demandé.

— En vérité ? reprit-il, je m'en doutais. Mais les fées ne demandent point d'avis, et vous savez qu'on vous nomme ici *la petite fée*.

— Oh ! si j'étais fée !... dit-elle en secouant sa tête d'un petit air rêveur.

— Y a-t-il donc quelque chose que vous désiriez et que vous ne puissiez obtenir ? demanda le comte avec une vague inquiétude.

— Oh ! non, reprit-elle en souriant avec un peu de mélancolie. Ma mère est heureuse. Vous, monsieur le comte, depuis que vous occupez votre vie et ne recherchez plus la solitude, vous paraissez heureux.... que pourrais-je désirer ?

— Mais, pour vous-même ? demanda encore le comte en hésitant.

— Moi ?... dit la jeune fille reprenant sa gaieté, est-ce que votre bonheur à tous deux n'est pas le mien ? »

Cependant, de temps à autre, un nuage passait encore sur le front du comte, et c'était, il faut bien le dire, lorsqu'il voyait Jules auprès de Mélanie. Mais un regard, un sourire de cette charmante enfant dissipait aussitôt ce nuage.

Un matin Jules entra dans le cabinet de M. de Saint-Max ; le voyant occupé à écrire, il s'arrêta sur le seuil.

« C'est vous, Jules ! lui dit le comte avec une bienveillance marquée ; venez, car j'ai des idées... que j'ai besoin de dire à quelqu'un... à un ami.

— Oh ! merci ! merci de ce titre, monsieur le comte !... Me voici à vos ordres... Votre bonté m'engagera à vous soumettre aussi des projets...

— Voyons les vôtres d'abord, dit le comte en souriant.



— Non, vraiment ! c'est à vous de commencer...

— Eh ! non, parlez !... je suis à l'âge où l'on attend avec patience ; au vôtre on voudrait devancer les heures, comme si elles ne marchaient pas assez vite... Parlez donc !

— Au fait, ce ne sera pas long... J'aime mademoiselle de Ramburg, et je voulais vous prier de demander pour moi sa main à sa mère. »

Le comte pâlit... il demeura immobile et ferma les yeux un moment, comme pour prendre le temps de calmer une émotion violente. Devenu maître de lui, il dit avec froideur : « Et... mademoiselle de Ramburg vous aime-t-elle ? »

— Je n'en sais rien encore, répondit étourdiment le jeune homme ; mais comme elle ne voit que moi au château, j'espère.

— C'est juste !... C'est une raison, interrompit le comte d'une voix brève. Eh bien, il faut le lui demander.

— Oh ! pas moi !... je n'oserai jamais !... Si vous aviez cette bonté...

— Moi !... soit. Allez trouver ces dames, et priez-les de se rendre ici. »

Jules, un peu déconcerté de la froideur du comte, obéit cependant avec empressement, et quelques instants après madame de Ramburg et sa fille entrèrent.

« Madame, dit le comte, dont la voix avait repris presque toute sa rudesse d'autrefois, mon secrétaire, Jules Lambert, sort d'ici... Il est venu me prier de vous demander pour lui la main de votre fille.

— M. Lambert ! » répéta madame de Ramburg en souriant.

Mélanie avait tressailli en levant les yeux sur le comte, qui ne la regardait pas.

« Eh bien, madame, reprit-il sèche-ment, quelle est votre réponse ? »

— Monsieur le comte... depuis longtemps j'avais deviné cet amour... L'œil d'une mère est clairvoyant quand il s'agit du bonheur de sa fille ; pourtant cette demande... faite sans préparation... et si brusquement...

— Je hais les détours, madame, et suis malhabile à envelopper un mot dans vingt paroles oiseuses.... Vous devez savoir si vous voulez accepter.

— Sans doute, monsieur le comte. Mais, Mélanie n'a aucune fortune... M. Jules le sait, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Quant à lui, il a peu d'économies, d'ailleurs... je me charge de son avenir. Eh bien ?... »

Interdite du changement survenu de nouveau dans les manières de M. de Saint-Max, madame de Ramburg reprit d'une voix plus basse : « M. Lambert est un bon et noble jeune homme, que j'estime, que j'aime, et... »

— Vous consentez ?

— Oui, monsieur, si Mélanie y consent ; elle seule doit prononcer... »

Un sourire de bonheur venait d'éclairer le visage de la bonne mère, car elle ne doutait pas du consentement de sa fille. Le comte l'avait compris, il se tourna vers Mélanie, et leva sur elle le même regard terne et froid qui avait tant effrayé la pauvre enfant le premier jour qu'elle était arrivée au château. « Eh bien, mademoiselle, prononcez ! »

— Monsieur le comte... je refuse, » dit Mélanie.

Ce fut au tour du comte de tressaillir. Madame de Ramburg était douloureusement surprise ; car elle avait rêvé ce mariage comme le plus beau qu'elle pût espérer pour sa fille. « Tu refuses ! lui dit-elle, et pourquoi ? Ne m'as-tu pas répété souvent que tu admirais le caractère franc et loyal de M. Lambert, son esprit, son amour pour sa mère ? »

— Et... vous le refusez ? répéta le comte.

— Oui, monsieur, répondit Mélanie d'une voix tremblante. J'estime M. Lambert, je l'aimerais comme un ami... comme un frère... mais pour l'époux à qui l'on doit dévouer sa vie, il faut plus que ce sentiment-là... et je ne puis dire ce que j'éprouve... mais je ne puis l'épouser, parce



que je ne l'aime pas... et ne l'aimerai jamais ! »

Vaincue par la violence de son émotion, la pauvre enfant cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. Madame de Ramburg était pâle et confuse. Rien ne pouvait justifier, selon elle, ce refus, ce trouble et cette explosion de douleur. Elle soupçonna seulement alors un secret dont elle s'effraya, et prenant la parole : « Pardon, monsieur le comte, dit-elle d'une voix altérée, pardon d'un enfantillage qui m'étonne moi-même. Mais cette proposition si brusque a troublé ma pauvre enfant... Permettez que nous nous retirions... et, plus tard...

— Allez, madame, reprit le comte sans quitter du regard la triste Mélanie, qui cherchait en vain à retenir ses larmes. Et vous, mademoiselle, ne consultez que votre cœur dans une circonstance aussi grave ; qu'aucune raison de convenance n'influe sur votre détermination, et quelle qu'elle soit, n'oubliez pas que vous aurez toujours en moi l'ami le plus sincère et le plus dévoué. »

A l'heure du dîner, madame de Ramburg fit demander la permission de ne point paraître à table, sa fille étant un peu indisposée. Aussi le repas fut-il fort triste. Jules avait perdu tout son babil, et le comte était rêveur. Le lendemain matin, lorsque le jeune secrétaire entra chez le comte, celui-ci jeta sur lui un regard furtif et s'assura qu'il était plus triste encore que la veille. « Qu'avez-vous donc, Jules ? lui demanda-t-il ; mademoiselle de Ramburg serait-elle plus malade ?

— Non, monsieur, au contraire, elle se trouve mieux ; mais elle ne m'aime pas ; elle ne veut pas m'épouser.

— Ah !... elle vous l'a dit ?

— A l'instant même. Et avec toute la bonté, toute la douceur possible, elle ne m'a pas laissé le moindre espoir ; elle m'a répondu qu'elle avait pris la ferme résolution de ne jamais se marier, pour rester près de sa mère.

— Eh bien, mon ami, c'est un malheur ; mais on ne peut épouser une jeune fille malgré elle.

— Sans doute, et il faudra bien que je cherche à m'en consoler. Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que madame de Ramburg paraît avoir désiré ce mariage, et il m'a semblé qu'elle avait avec sa fille un ton de sévérité que je ne lui ai jamais connu. Je serais désolé que cette adorable enfant eût quelque chagrin à cause de moi. Ce n'est pas sa faute si je n'ai pas su lui plaire. J'en souffre, mais je ne l'en accuse pas.

— Soyez tranquille, reprit vivement le comte, j'arrangerai tout cela. Vous êtes peu disposé à travailler, mon cher Jules ; prenez un de mes chevaux, allez faire une grande promenade jusqu'à Lyon. Le mouvement, le bruit de la ville vous distrairont. Je peux me passer de vous aujourd'hui.

— Oh ! merci, monsieur le comte. En effet, j'ai besoin de chasser mes tristes pensées ; l'exercice me fera du bien. »

Et l'étourdi, presque consolé de ses chagrins en songeant qu'il allait monter un des beaux chevaux du comte, courut à l'écurie le faire seller, et quelques minutes après il galopait sur la grand'route, s'amusant à exciter ou à dompter capricieusement le fougueux coursier qui bondissait sous lui. Pendant ce temps le comte était resté plongé dans de profondes réflexions. Puis, se levant comme il venait de prendre une résolution subite, il se rendit dans l'appartement de madame de Ramburg, se fit annoncer, et entra si vivement sur les pas du valet, qu'il surprit Mélanie la tête appuyée sur le sein de sa mère et les yeux humides de larmes. « Me pardonnerez-vous de venir vous surprendre ainsi ? dit-il sans paraître remarquer le trouble de ces dames ; mais j'étais réellement inquiet de la santé de mademoiselle. »

Mélanie avait promptement essuyé ses yeux. « Vous êtes trop bon, monsieur le comte, répondit avec embarras madame



de Ramburg; Mélanie va mieux; seulement il lui reste un peu de confusion de la scène d'hier.

— N'en parlons plus, dit le comte avec bonté; mais, ma jolie fée, vous avez, je crois, attristé toute la maison, et vous m'avez si bien habitué à la gaieté et au bonheur, que je ne puis plus me passer de ces deux choses-là. »

Madame de Ramburg paraissait de plus en plus embarrassée.

« Mon Dieu, monsieur le comte, votre bienveillance me désole, car nous allons vous paraître bien ingrates.

— Comment cela ?

— C'est que depuis quelque temps Mélanie éprouve des malaises qui tiennent à une sorte d'excitation nerveuse... Votre docteur m'a affirmé que l'air de ce pays était trop vif pour elle, que celui de Paris, plus lourd, moins actif, remettrait sa santé, et je voulais vous demander un congé de quelques semaines pour l'y conduire. »

Madame de Ramburg parlait les yeux baissés. Le comte regardait Mélanie, qui avait rougi et pâli plusieurs fois pendant les explications données par sa mère.

« Mais cela se trouve à merveille, s'écria-t-il joyeusement; j'ai mon hôtel à Paris, nous irons nous y installer sous huit jours, et de cette façon rien ne sera changé dans la douce vie que vous m'avez faite. »

La mère et la fille échangèrent un rapide regard plein d'angoisse qui n'échappa pas au comte.

« Y voyez-vous un obstacle ?

— Non, sans doute... mais j'avais pensé qu'après le refus que nous avions fait à M. Lambert, il serait bon qu'une séparation l'aidât à oublier...

— Un de mes frères vient d'être nommé ambassadeur à Vienne; Jules aime les voyages; je le fais attacher à l'ambassade, et tout est pour le mieux. La carrière diplomatique lui étant ouverte, c'est un garçon d'esprit, il fera son chemin.

— C'est pour le mieux, en effet, reprit madame de Ramburg, dont l'embarras augmentait. Cependant, je songeais à placer Mélanie dans un pensionnat, hors de Paris, où l'air pur...

— Mais faites donc attention, madame, vous venez de me dire que l'air vif des champs ne convenait pas à notre *petite fée*; un pensionnat hors de Paris, autant vaudrait alors la garder ici. Mais tenez, vous avez fait vos projets, laissez-moi vous dire les miens, nous choisirons ensuite; c'est notre fée qui prononcera comme toujours. »

Se rapprochant alors de Mélanie, il la contempla un instant avec bonheur, puis lui prenant la main : « Moi je dis, mademoiselle, que nous partirons dans huit jours pour Paris. Mon hôtel est vaste, vous y commanderez comme ici; nous nous occuperons de renouveler l'ameublement, de changer mes équipages, car cet hiver, je veux recevoir, pour trouver au printemps plus de charmes à revenir dans cette solitude. Vous verrez si l'air de la capitale convient à votre santé, vous me direz si vous vous trouvez heureuse ainsi. Dans ce cas, nous vous choisirions un mari à Paris, et... »

— Oh ! non, monsieur ! j'ai juré de ne jamais me marier !

— Il ne faut jamais jurer cela. Vous avez un cœur noble et bon, vous êtes toujours prête à vous dévouer pour les autres. Eh bien, supposons qu'un homme... de mon âge, par exemple, vint vous dire : « Mélanie... j'ai trente-deux ans; trente-deux ans j'ai été malheureux; voulez-vous, vous qui d'un seul regard avez changé ma vie triste et désœuvrée en une vie heureuse et occupée, vous qui m'êtes apparue comme l'ange que Dieu nous envoie pour nous consoler, voulez-vous achever votre œuvre, devenir ma compagne, me faire croire, par un seul mot, à tout ce qui pour moi était doute, au dévouement, au bonheur?... Mélanie, refuseriez-vous ?



— Oh ! ce n'est pas possible !... Cela n'est pas, monsieur le comte !... Ce n'est pas vous qui me dites que... vous m'aimez !...

— C'est la vérité, Mélanie ; c'est moi qui vous aime, moi que vous pouvez rendre d'un mot heureux ou malheureux à jamais !... Et vous, madame, qui avez si bien deviné les sentiments de Jules, n'avez-vous donc pas deviné les miens pour dire à votre fille qu'elle ait foi en mes paroles ?

— Oh ! non, monsieur le comte, dit la pauvre mère éperdue ; aurais-je osé rêver tant de félicité pour ma pauvre enfant ?... Au contraire, je voulais partir, l'éloigner de vous, puisque...

— Oh ! tais-toi, maman !...

— Ah ! je devine, Mélanie ; votre noble cœur s'est ému de pitié...

— De pitié ! répéta la jeune fille en re-

gardant sa mère, tandis qu'un angélique sourire errait sur ses lèvres.

— De tendresse, monsieur le comte, ajouta madame de Ramburg d'une voix émue ; hier seulement je l'ai compris ; hier seulement elle a lu dans son cœur. Voilà pourquoi je voulais l'éloigner, l'imprudente enfant, qui osait vous aimer.

— De l'affection ! Ah ! madame, quel trésor plus précieux pourrait-elle m'apporter, à moi, que personne n'a aimé en ce monde ! »

Deux mois après, Jules était parti pour Vienne, déjà passablement consolé. La jolie *Fée* était comtesse ; le comte radicalement guéri de sa misanthropie ; et madame de Ramburg, oubliant un passé douloureux, renaissait au bonheur en voyant le bonheur de sa fille. M<sup>me</sup> CLÉMENCE LALIRE.

## L'AVENIR.

IMITATION DE SCHILLER.

L'avenir ! l'avenir ! oui, nous en parlons tous.  
Nous poursuivons ce but qui s'enfuit devant nous.  
Dans le monde ici-bas tout change, et l'homme espère  
Un avenir meilleur, heureux, doré, prospère.  
Et toi-même, penseur, consulte la raison,  
Tu verras le bonheur paraître à l'horizon.  
L'avenir, l'avenir est seul digne d'envie !  
Et cet espoir toujours nous conduit dans la vie.  
Quand nous sommes enfants, il sourit à nos jeux ;  
Il nous offre plus tard des rêves gracieux,  
Agitant, embrassant nos cœurs de jeunes hommes.  
Et quand, devenus vieux, fatigués que nous sommes,  
Nous nous sentons glisser jusqu'au fond du tombeau,  
L'espoir est pour notre âme un céleste flambeau.

Oh ! non, ce ne peut être un songe, une chimère,  
Consolant seulement notre existence amère :  
Aux humains, quand la mort même plane sur eux,  
Le cœur dit qu'ils sont nés pour un sort plus heureux,  
Et cette intime voix, qui calme la souffrance,  
Sans doute, ne doit pas tromper notre espérance.

( *Cloches et Grelots.* )

LÉON MAGNIER.



## REVUE DES THÉÂTRES.

*Le Violon du Diable*, ballet fantastique en deux actes et en six tableaux, de M. Saint-Léon, musique de M. Pagni, décorations de MM. Despléchin et Thierry.

Les habitants du village de Roscoff, en Bretagne, sont rassemblés dans l'auberge du *Cheval Blanc*. Les uns vident des pots de vin en jouant aux cartes, les autres dansent au son de la cornemuse. Un violent coup de tonnerre trouble la gaieté générale, et, bien que la porte soit fermée, un homme, vêtu de noir, d'une pâleur cadavéreuse, et dont les yeux brillent comme ceux du serpent, apparaît sur le seuil. « Vous avez peur de l'orage ? rassurez-vous, il se calme, dit l'homme noir s'avançant dans l'auberge. C'est moi qui vous épouvante ? reprend-il, voyant que l'on s'éloigne de lui avec terreur. Pourquoi cela ? je suis un voyageur qui cherche un abri contre le mauvais temps.... Continuez vos jeux... — Il a raison, disent les jeunes gens aux jeunes filles; dansons ! — Il nous fait peur, répondent-elles. — Eh bien ! ne le regardez pas ! » Pendant les quadrilles l'homme noir prend du tabac, étend trois fois... Aussitôt les cartes s'envolent, les verres et les bouteilles se renversent, les vitres se brisent, et le joueur de cornemuse disparaît dans le tonneau sur lequel il était monté. « Cet homme a jeté un sort sur votre maison ! » s'écrient les assistants, s'enfuyant en désordre, malgré l'hôtesse qui veut faire l'esprit fort, bien qu'elle se sente glacée de peur. « Qui donc êtes-vous, monsieur ? dit-elle à l'homme noir. — Je suis le docteur Matheus. Faites-moi préparer une chambre. » Il s'assied auprès du feu. En ce moment, un jeune homme

entre, c'est Urbain, artiste célèbre, suivi de Grégoire, son domestique, portant un violon. Il demande à l'hôtesse si une jeune personne, qui voyage avec son père, a changé de chevaux à la poste. — Vous l'avez devancée, répond Matheus. — Vous ne pouvez la connaître, reprend Urbain. — C'est la fille du comte de Vardeck. Hélène de Vardeck est charmante, ajoute Matheus. Je comprends que vous l'aimiez. — Comment le savez-vous ? Je n'ai confié mon secret à personne. — Je l'ai deviné. (Urbain le regarde avec effroi). La voilà ! entendez-vous le fouet d'un postillon ? c'est sa voiture. »

Le comte de Vardeck et sa fille entrent accompagnés du père Anselme, de l'ordre des Bénédictins; celui-ci s'avance vers Urbain et l'embrasse avec effusion. A la vue du moine, le docteur Matheus se trouble et disparaît en passant à travers la muraille. « Quel est ce jeune homme ? » demande le comte au Père Anselme en lui désignant Urbain. — C'est un pauvre orphelin sur lequel je veille depuis son enfance, et qui est devenu un grand artiste. — Je le reconnais, dit le comte à sa fille, nous l'avons vu au concert du roi. Vous tirez de votre violon des sons merveilleux, ajoutez-il en s'adressant à Urbain. Le jeune homme salue le comte et sa fille, espérant que celle-ci lui adressera un éloge; mais elle reste froide, dédaigneuse. Le chagrin qu'Urbain en éprouve est si violent, qu'il n'a pas la force de le dissimuler. Le comte s'en aperçoit. « Vous auriez dû féliciter cet artiste sur ses succès, dit-il à sa fille, votre dédain l'a désolé. — Cela m'est fort indifférent, » lui répond-elle. Le baron de Saint-Ybars, cousin de mademoiselle de Vardeck, arrive à sa rencontre. L'auber-



giste annonce aux voyageurs que leurs chambres sont prêtes ; ils sortent, excepté Anselme et Urbain. Le jeune homme est tombé accablé sur une chaise, il cache son visage dans ses mains. « J'ai enfin découvert le secret de ta tristesse, lui dit le moine, ce secret que tu me caches depuis si longtemps. Tu aimes mademoiselle de Vardeck. — C'est vrai, mon père. — Elle est fille d'un puissant seigneur, et tu es sans nom, sans fortune. — Je le sais. — Qu'espères-tu ? — Rien... — Il faut la fuir. — Vous avez raison, mon père. — A l'instant même. — A l'instant même. (Un valet vient annoncer au moine que le comte le demande.) A quoi bon la fuir ? se dit Urbain resté seul ; son image sera toujours dans mon cœur.... Il n'y a que la mort... Eh bien ! cette heure sera la dernière de ma vie... » Il se dirige vers la porte, Matheus lui barre le passage. « Jeune homme ! une minute d'entretien. — Je ne puis. — Vous avez donc bien hâte d'en finir avec l'existence ? — Comment savez-vous que j'aie l'intention de me tuer ? — Je sais tout, répond-il en se frottant gaîment les mains. Ecoute-moi. Je te jure que, malgré l'humilité de ta naissance, mademoiselle de Vardeck consentira à t'épouser. La musique a bien du pouvoir sur le cœur d'une jeune fille ! — Mon violon, pour elle, est sans charme. — Confie-le-moi un instant. — Soit ? (Il le sort de sa boîte, et le lui remet.) — Es-tu brave ? — Je le crois. — Es-tu décidé à tout pour lui plaire?... (Il hésite.) Tu ne l'aimes pas ! — J'y suis décidé ! »

(En ce moment, le tonnerre gronde, et minuit sonne à l'horloge du village. Matheus forme, avec sa canne, un cercle dans lequel il enferme Urbain, puis il fait un geste impérieux. Aussitôt, des femmes pâles, échevelées, vêtues de longues robes grises, entrent : les unes, en descendant par la cheminée, les autres en passant à travers les murailles, à travers les marches de l'escalier ; Urbain veut fuir, mais une

force invincible le retient dans le cercle.) « Maître ! que veux-tu ? demandent ces femmes à Matheus. — La rose qui donne la tendresse, le laurier qui donne la gloire, le serpent qui donne la puissance. » Elles montrent la fenêtre... elle s'ouvre : trois autres femmes pâles, échevelées, vêtues de robes rouges, entrent, glissent comme des ombres, s'arrêtent devant Matheus : l'une tient une rose, l'autre une couronne de laurier, la troisième tient un serpent roulé autour de son bras. Avec sa canne, Matheus frappe le sol, il en sort une chaudière dans laquelle il met le violon d'Urbain, puis la rose, la couronne et le serpent. Tandis que le feu dévore ces objets, les trois femmes vêtues de rouge contemplent cette œuvre infernale, et les autres dansent au bruit d'une musique sinistre qui se mêle aux éclats de la foudre. Enfin un démon sort de la chaudière, tenant à la main un violon qu'il remet à Matheus ; puis, chaudière et démon s'enfoncent dans le parquet ; les femmes ont disparu, le tonnerre cesse... on n'entend plus que le vent qui siffle d'une voix plaintive. « Maintenant, dit Matheus à Urbain en lui remettant son violon, quand tu en joueras, mademoiselle de Vardeck sera forcée de t'aimer. » (Il disparaît.) Urbain est comme paralysé par l'émotion du spectacle auquel il vient d'assister. Cependant, il promène machinalement l'archet sur les cordes de son violon ; bientôt il s'anime et joue avec passion. Hélène paraît au haut de l'escalier ; elle écoute, descend lentement les marches, et se dirige vers l'artiste, comme si elle agissait malgré elle. « Vous m'écoutez, mademoiselle, lui dit-il avec bonheur, c'est mon plus beau triomphe ! » Hélène, interdite, ne sait que répondre. En ce moment, Anselme vient reprocher à Urbain de n'être pas encore parti, et rentre avec la jeune fille. (Matheus reparait.) « Es-tu content ? demande-t-il à l'artiste. — Oui, et ma reconnaissance pour vous sera éternelle. — Il est à moi ! » s'écrie le démon.



Un bal a lieu au château du comte de Vardeck; Urbain y est invité; Hélène l'aime, son père s'en aperçoit. Pour s'en assurer, il annonce à quelques amis le prochain mariage de sa fille avec le baron de Saint-Ybars. Urbain et Hélène pâlisent; puis, après un moment d'hésitation, la jeune fille dit respectueusement à son père qu'elle ne peut aimer son cousin. — Vous en aimez donc un autre? — Lui!... répond-elle en montrant Urbain. — Accordez-moi la main de votre fille, dit le jeune homme. — C'est trop d'impudence! s'écrie le gentilhomme en fureur. — Quand on reçoit un drôle de ton espèce, on le paye, s'écrie le baron, lui jetant sa bourse. — Et on le chasse! » ajoute le comte, en s'adressant à ses valets. Indignée de l'affront fait à Urbain, Hélène dit à son père: « Je dois partager le sort de l'homme à qui j'ai donné mon cœur; je me considère comme chassée de votre maison. » Elle sort en courant et comme éperdue.

Mademoiselle de Vardeck s'est rendue chez sa nourrice, Solange Cervik, qui exploite une petite ferme. La jeune fille est dans un pavillon, assise sur une chaise longue. Urbain s'agenouille à sa droite, Solange se tient debout à sa gauche. Les événements de ce jour l'ont brisée; elle va prendre un moment de repos. Des paysans, des paysannes dansent et rient dans la cour en rentrant la moisson. Urbain sort pour leur ordonner de suspendre leurs travaux afin de ne pas troubler le sommeil de mademoiselle de Vardeck. Comme il allait rentrer dans le pavillon, Matheus passe à travers la porte fermée. « Ingrat! dit-il à Urbain, qui recule épouvanté, tu oublies que tu me dois ton bonheur. — Je ne l'oublie pas. — Eh bien, en échange, j'ai quelque chose à te demander. — Parlez! — Tu sais qui je suis? — Vous êtes le docteur Matheus. — Ce nom en cache un autre: je suis Satan. — Satan! s'écrie Urbain avec horreur. — Je le vois... tu es un ingrat! mais je ne veux pas que tu puisses

me renier un jour. Il faut que tu me livres ton âme, en signant ce pacte avec ton sang! — Jamais! — Tu refuses? — Oui, laisse-moi. — Il est trop tard. — Non, répond Urbain, joignant les mains et levant les yeux au ciel, je puis, par mon repentir, obtenir de Dieu mon pardon. — Prends garde! ce que j'ai fait, je puis le défaire. — Peu m'importe! — Tu es décidé? — Oui, va-t'en. (Un démon sort d'un arbre, prend le violon d'Urbain et le brise. Une flamme en sort qui disparaît avec le démon.) » Maintenant, dit Satan, Hélène ne t'aime plus; regarde! » Le baron de Saint-Ybars s'arrête devant le pavillon, il appelle sa cousine; elle se lève... Derrière elle paraît le père Anselme, vêtu d'une longue robe blanche, le front ceint d'une auréole. Il étend son bras sur la jeune fille... Elle se rassied. Satan fait un geste de fureur. Se sentant combattu par une puissance supérieure à la sienne, il agit de ruse et fait sortir du pavillon une femme semblable à Hélène. Urbain s'élançe pour la retenir. Satan l'arrête. « Signe ce pacte! lui dit-il. — Non! — La lutte est inutile. (Il l'arrête toujours par le bras.) Tu le vois, ajoute-t-il, mademoiselle de Vardeck sort de la ferme, appuyée sur le baron de Saint-Ybars... Je peux encore la ramener près de toi... signe ce pacte! — Non! répond Urbain épuisé par le désespoir. — Eh bien! Hélène est à jamais perdue pour toi! — Que la volonté de Dieu soit faite! » dit le jeune homme avec résignation. En ce moment, la terre s'entr'ouvre, et Satan, furieux de sa défaite, rentre dans son horrible empire. Urbain, dès qu'il se sent libre, court dans le pavillon. Hélène se réveille; en voyant les traits bouleversés du jeune homme, elle vient à lui avec de douces paroles d'intérêt; la nourrice lui demande quel malheur l'a frappé. Il ne peut répondre, il est anéanti; le père Anselme, qui arrive, lui dit tout bas: « Reviens à toi, mon fils, je suis ton bon génie; mais je



ne pouvais avoir la puissance d'assurer ton bonheur que le jour où tu aurais résisté au génie du mal ; tu es sorti victorieux de la lutte que le ciel t'avait imposée... Tu seras heureux ! La femme que tu as vue partir avec ton rival n'était pas Hélène ; Hélène ! je l'avais retenue près de toi, elle t'aime et t'aimera toujours. On t'a brisé ton violon, je t'en donne un autre... celui-ci : il n'est pas une œuvre du démon. ( En voyant l'instrument que lui présente le vieillard, Urbain fait un geste d'horreur et fuit épouvanté. ) Le malheureux a perdu la raison ! dit tristement le moine ; allons prier, mes enfants, ajoutait-il en s'adressant à Hélène et à Solange, dont les yeux sont remplis de larmes, Dieu ne nous abandonnera pas ! » Elles vont s'agenouiller dans l'église du village. Grégoire, le domestique d'Urbain veut les suivre... « Reste ! lui dit le moine, et veille sur ton maître. » En effet, Urbain rentre dans la ferme ; il est calme, mais ses yeux sont hagards. Grégoire lui offre le violon que lui a donné le père Anselme ; l'artiste le prend machinalement et en tire des sons mélodieux. Un ange du ciel s'avance et dit à l'artiste : « Chaque fois que tu me feras entendre cet air, j'éloignerai de toi les mauvais esprits qui voudraient te tourmenter. » Et la vision disparaît. Aussitôt un démon sort de terre, tourne autour d'Urbain, et le poursuit de gestes menaçants. Urbain et son domestique sont glacés d'effroi. Celui-ci rappelle à son maître les paroles de l'ange ; Urbain prend son violon, il recommence le même chant mélodieux, et le démon rentre sous terre. Brisé par toutes ces émotions, Urbain s'assied sur un banc et s'endort. Bientôt sa figure exprime le calme et le bonheur. Le père Anselme, qui revient de l'église, le regarde avec joie et s'écrie : « Il est sauvé !

— Oui, reprend Grégoire, et il a maintenant un talisman pour conjurer tous les envoyés du diable. » En ce moment, survient le comte de Vardeck. « Vous saviez donc mon père, dit-il au moine, qu'Hélène s'est réfugiée chez sa nourrice ? Je vous remercie de m'y avoir précédé. Vous allez décider ma fille à suivre son devoir. — Oui, monsieur le comte, répond le moine, votre fille vous sera rendue, mais ne mettez plus obstacle à son bonheur. — Je ne puis consentir à ce qu'elle soit l'épouse d'un artiste, d'un enfant sans nom, reprend le grand seigneur. — Si vous n'opposez que cet obstacle, Urbain, mon fils d'adoption, est gentilhomme comme vous... Le roi, sur ma demande, a daigné lui accorder des titres de noblesse. »

Hélène revient suivie de Solange, elle s'arrête indécise... mais voyant son père lui tendre les bras, elle s'y précipite et le serre sur son cœur. Urbain, qui a repris sa raison, est témoin de ce touchant tableau. « Oublions le passé, lui dit le comte, Vous vous aimez, mes enfants, soyez heureux ! »

Le comte de Vardeck donne dans son château une fête magnifique pour célébrer le mariage de sa fille ; il fait assister ses invités à un divertissement : *Les Fleurs animées*, dans lequel Hélène et Urbain remplissent les principaux rôles. Ce sont des femmes, personnifiant des fleurs ; ces fleurs se révoltent contre leur jardinier qui les tient captives sous les vitraux d'une serre. Elles l'entraînent dans le royaume de la Rosée. Le jardinier plaît à la souveraine, et devient son époux.

L'auteur de ce ballet, qui est à la fois danseur et violoniste, s'est tiré de ce double rôle avec un double talent.

J. J. FOUCQUEAU DE PUSSY.



## Économie Domestique.

### MANIÈRE DE NETTOYER LES ROBES DE SOIE DE DIFFÉRENTES COULEURS.

Vous avez décousu une robe de soie, et vous en avez ôté tous les points. Indiquez avec un fil côté qui est l'endroit de l'étoffe.

Achetez 125 grammes de miel ordinaire — 125 grammes de savon noir — un demi-litre d'eau-de-vie commune. Mettez le tout ensemble fondre dans une casserole, sur le feu, et versez-le ensuite dans une cuvette.

Lorsque ce mélange est refroidi, vous faites placer près de vous deux terrines remplies d'eau de rivière — vous posez sur les dossiers de deux chaises de cuisine, ou sur deux tréteaux, une planche à repasser large de 55 à 60 centimètres, ou bien vous nettoyez une table de cuisine; — sur cette planche ou sur cette table, vous posez, l'envers en dessous, un lé de votre robe — vous prenez une brosse à habits, vous la trempez dans la cuvette, de manière à ne mouiller que l'extrémité des crins — vous brossez l'étoffe en long, si c'est du satin, en long, puis en large si c'est du gros-de-Naples — vous retournez ce lé pour le brosser à l'envers, sans reprendre du mélange — relevez le haut de ce lé, des deux mains, par les deux lisères, et du bout de vos doigts, puis plongez-le plusieurs fois dans une des terrines — lorsque vous avez fait égoutter ce lé au-dessus de cette terrine, vous le plongez plusieurs fois dans l'autre terrine, au-dessus de laquelle vous le laissez égoutter — puis vous le mettez sécher sur un corde.

Vous faites de même pour les autres lés et

pour le corsage. A mesure qu'un lé n'égoutte plus, vous le retirez, le pliez une fois dans sa largeur, et le posez sur un linge propre, dont vous le recouvrez.

Pendant ce temps, vous avez mis des fers sur le feu. Si c'est du satin, vous le repassez à l'envers, et pliez chaque lé dans sa largeur, mais tantôt au milieu, tantôt au bas, ou dans le haut, puis vous appuyez le fer sur ce pli, afin d'imiter les plis que forme l'étoffe quand elle est neuve. Si c'est du gros-de-Naples uni, vous repasserez l'étoffe à l'endroit, car il deviendra l'envers, et vous marquerez les plis, comme pour le satin.

Ce mélange sert aussi à nettoyer les cravates de soie noire et celles de couleur.

Vous aurez sans doute employé tout le mélange, mais vous pouvez utiliser les eaux dans lesquelles vous avez rincé vos morceaux de soie.

Si vous avez des foulards à laver, des tabliers d'une soie légère, des bas de soie noire, ne vous servez pas de brosse, frottez-les avec vos mains dans la première eau, rincez-les dans la seconde, puis dans une autre eau propre; faites-les sécher et repassez-les de même.

Pour faire sécher les bas, achetez des formes en bois, entrez-les dans les bas, et quand ils sont encore humides, frottez-les avec une flanelle ou un torchon neuf, en ayant soin de retenir le haut des bas pour ne pas y faire de plis en les frottant.



## CORRESPONDANCE.

De grands désastres sont arrivés sur la terre, ma chère et bonne amie ; le pape, tu le sais, a été forcé d'abandonner ses États, de fuir sur une terre étrangère, victime de l'ingratitude de ceux auxquels il avait fait et voulait faire tant de bien ! Dans toutes nos églises, on a quêté pour le chef de la chrétienté, devenu, en ce moment, *le serviteur des serviteurs de Dieu* ; partout le pauvre a donné son obole pour une si grande infortune... Réunissons nos prières, afin que le Saint-Père sorte plus vénéré, plus grand encore de cette cruelle épreuve.

Je ne suis pas gaie, aujourd'hui ; le ciel est sombre, le vent gronde et siffle, c'est que : *les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas*, dit le proverbe. Dans ceux qui sont tristes, je n'ai pour me distraire que le travail, et bon gré mal gré, je vais te faire travailler avec moi en t'expliquant notre planche III.

Le n° 1 est un dessin qui se festonne et se brode au plumetis. Il peut servir, d'abord, pour les bandes dont on entoure les mouchoirs. Ces bandes, hautes de 6 centimètres, se bâtissent au bord du mouchoir ; puis, sur la bande et sur le mouchoir réunis, on brode une baguette au plumetis, ou bien l'on fait un large point de feston ; arrivée à la corne, on y fronce la bande que l'on coud à surjet, à l'envers, au bord de la baguette ou au bord du large point de feston.

Ces bandes peuvent se broder en coton blanc, rouge, jaune, Carmélite, ou bleu ; les lettres initiales ou le nom se brodent de la même couleur.

Ce dessin peut encore servir pour garniture de taie d'oreiller, bas de jupon ou garniture de mantelet d'organdi.

Le n° 2 est un dessin de broderie anglaise qui s'exécute en points de feston, ou

en points de cordonnet, pour bas de jupon, bas de pantalon, devant de camisole et de peignoir. Si tu veux faire un col avec ce dessin, lorsque tu as calqué cette bande, tu la plies à l'envers, en deux, dans sa longueur, tu la replies, au milieu, de manière à former une pointe de fichu, puis tu la retournes à l'endroit, et tu as obtenu un coin de col ; ce qui me fait penser que cela fait aussi un coin de mouchoir. Tu sais que ce genre de broderie ne s'exécute que sur percale ou jacoñas.

Le n° 3 est un alphabet de lettres anglaises qui s'exécute au plumetis. Pour les mouchoirs à vignettes, on peut broder ces lettres en coton de couleur, même de plusieurs couleurs. Ainsi, le haut de l'A en coton rouge, le bas en coton Carmélite, la rosace et les pois en coton jaune. Cela convient surtout pour les mouchoirs d'homme.

Le n° 4 est un dessin de lambrequin pour cheminée, bandeaux de fenêtre, d'alcove, lit à baldaquin, et pour entourer le tapis qui couvre une table de salon. Ce dessin se compose, dans le haut, d'une baguette jaune, puis d'un fond chocolat sur tous les carrés blancs qui sont au dessus des signes du premier dessin. Ce dessin représente une jolie arabesque rouge et verte. A partir de cette arabesque, et sur tous les autres carrés blancs, le fond est noir. La première fleur (en partant de la gauche) est une capucine et un bouton ; la seconde un bouquet de quatre oreilles d'ours et de trois boutons. Les pans du lambrequin sont entourés d'un filet jaune d'or ; lorsqu'ils sont doublés, on coud, sur les points qui réunissent la doublure au filet jaune d'or, une ganse ronde en laine, aussi jaune d'or, et au bas de chaque pan de ce lambrequin on coud un gland de laine encore jaune d'or.

Ce dessin, exécuté sur gros canevas,



deviendra d'une grandeur convenable. J'ai une observation à te faire ; comme on ne marche, ne s'assied ni ne s'appuie sur un lambrequin, la broderie ne s'use pas ; alors pourquoi ne pas faire un seul point ? A quoi bon le second point que l'on croise par-dessus ? Voilà deux interrogations que je soumets à ta sagesse : La moitié moins de laine, la moitié moins de temps.... et même, quelque chose de mieux dans l'exécution.

Les n<sup>os</sup> 5, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce lambrequin. Tu peux changer la couleur des fleurs ; les quatre nuances de la capucine, les remplacer par quatre nuances roses ; les quatre nuances de rouge des oreilles d'ours, les remplacer par quatre nuances de violet ; cela te ferait en tout, quatre fleurs différentes.

Ce lambrequin étant composé de presque toutes les couleurs, peut convenir avec tous les ameublements.

En brodant ces fleurs l'une au-dessus de l'autre, tu auras une bande pour cordon de sonnette, fond noir, bords jaune d'or.

En semant ces fleurs, contrariées, sur un fond noir — jaune — ou blanc, tu auras un fond de : chaise — fauteuil — coussin — ou tabouret.

En brodant l'arabesque autour d'une descente de lit, et semant les fleurs sur ce tapis, dont on ferait le fond noir, jaune ou blanc, cela serait très-riche, très-joli. Quand tu auras exécuté une seule de ces choses tu jugeras mieux de l'effet des autres.

Le n<sup>o</sup> 6 est un des dessins de guipure que je t'ai promis pour composer un manteau de lit, une nappe d'autel.

Tu achètes une navette d'acier — un moule de 8 millimètres de circonférence, du fil d'Irlande n<sup>o</sup> 60, et du beau coton plat.

Tu prends un gros fil, tu fais une boucle à chacune de ses extrémités, tu attaches l'une de ces boucles à ton genou ou bien à un plomb ; tu as chargé ta navette avec le fil d'Irlande, tu attaches l'extrémité

de ce fil à l'autre boucle de gros fil, tu places ton moule sur ton index gauche, dans cette boucle tu fais une maille — tu retires ton moule, retournes ton filet, et dans cette première maille, tu en fais deux — tu retires ton moule, retournes ton filet, et fais une maille dans chacune de ces deux mailles, puis dans la dernière tu en fais une seconde (ce qui t'en fait trois) — tu retires ton moule, retournes ton filet, recommences un autre rang, et dans chaque dernière maille tu en fais toujours une seconde — lorsque tu en as quarante et une (cela te fait une pointe de fichu), tu retournes ton filet, et cette fois, en finissant chaque rang, tu prends toujours deux mailles ensemble, jusqu'à ce qu'il ne t'en reste plus qu'une. Alors, tu as un carré parfait. — Tu bâtis ce carré sur un morceau de papier vert très-ferme, tu pends une aiguille enfilée de coton plat, et tu exécutes ce dessin en faisant une reprise — pour cela, tu passes alternativement ton aiguille sur et sous chaque fil en imitant ce dessin — le talent est de laisser un peu dépasser le bout de son aiguillée de coton et de le relever ensuite pour le cacher sous les autres brins de coton, en continuant sa reprise. — Il faut aussi ne jamais reprendre de coton au milieu d'un dessin, mais toujours à la fin, et le moins souvent possible.

Si ce dessin a 10, 12 ou 14 centimètres, cela dépendra de ton moule, tu tailleras des carrés de percale fine, mais serrée, de 10, 12 ou 14 centimètres, tu les ourleras, puis tu les coudras à l'envers, à surjet, au-dessus et au bas de chaque carré de filet.

Tu peux embellir ces carrés de percale en y faisant, par exemple, au milieu et aux quatre angles, les quatre ronds de broderie anglaise du n<sup>o</sup> 2 de cette planche.

Lorsque tu as une bande de la longueur de ton manteau de lit ou de ta nappe d'autel, tu composes une autre bande que tu ajoutes à celle-ci, en ayant soin de contrarier les carrés de filet et de percale de manière à former comme un damier.



On entoure ces manteaux de lit, ces nappes d'autel, d'une dentelle tricotée, ou d'un effilé, aussi tricoté, ou d'une bande de filet que l'on brode de même, en reprises, et pour laquelle je t'enverrai un dessin.

Mais voilà que le printemps va bientôt remplacer l'hiver; tu voudrais avoir un châle en filet, de 1 mètre 75 centimètres carré. Achète un moule de 2 centimètres de circonférence — une navette d'acier — de belle laine de cachemire blanc, que tu trouveras chez M<sup>lle</sup> Chanson, rue de Choiseul, n° 3. Tu encadreras ce châle d'un long effilé fait ainsi : deux rangs de filet; puis, tu prendras de plus grosse laine, un plus gros moule, sur lequel tu tourneras plusieurs fois ta laine, de manière à obtenir une maille large de 20 centimètres, et tu feras un rang de filet que tu ne couperas pas en deux, et qui ne sera en effet long que de 10 centimètres.

Si tu es en deuil, tu feras teindre ce châle en noir. J'aime mieux un châle en filet de laine qu'un châle tricoté, c'est plus distingué.

Le n° 7 est la petite dentelle au crochet que tu m'as demandée pour garnir le bas des pantalons, des jupons et des camisoles de nuit.

Le n° 8 est un bonnet de mousseline brodée, garni de deux rangs de dentelle. Pour une bonne maman, ce bonnet se double de soie blanche, rose ou bleue, et tu vois comment on le pare d'un ruban de la même couleur que la doublure.

Le n° 9 est un des côtés (dessus et dessous) d'un pantalon de toute petite fille. Ce pantalon se coud entièrement du devant; du côté, il ne se coud, à partir du bas, que jusqu'à l'étoile.

Le n° 10 est la partie de la ceinture qui se trouve devant. Au milieu, il y a une boutonnière; des deux côtés une boutonnière.

Le n° 11 est la partie de la ceinture qui se trouve derrière : des deux côtés il y a un bouton.

Le n° 12 est un des côtés du dos d'un corset de toute petite fille; il se taille en coutil. Ce côté a les boutons, l'autre a les boutonnières — le pantalon se boutonne au bouton qui se trouve sous le bras — le ruban qui est au-dessous soutient les bas, l'étoffe se replie derrière et sous les bras pour maintenir la taille; la largeur de ce rempli est indiquée par un pointillé.

Le n° 13 est un des côtés du devant; de chaque côté est un large rempli; ces deux côtés se réunissent, à l'envers, par un surjet, sur lequel est un bouton pour retenir le pantalon — le côté du devant se réunit de même à celui du derrière; du haut et du bas, ce corset se borde, à cheval, avec un petit ruban de fil.

Le n° 14 est une épaulière en caoutchouc, qui réunit le devant du corset au derrière.

Le n° 15 est la moitié du dos d'un corsage ouvert devant.

Le n° 16 une des pièces de côté.

Le n° 17 un des côtés du devant qui se ferme, au bas de la poitrine, par trois boutons. Tous ces patrons viennent de l'industrie parisienne, rue d'Hanovre, 21.

Le n° 18 est un des côtés du revers de ce corsage; il se réunit à l'autre côté, lorsqu'ils se rencontrent au milieu du dos; ce revers, bordé tout autour d'un passe-poil, se coud au corsage le long de la poitrine, jusqu'au bas, qu'il dépasse. Les trois boutonnières du revers et celles du corsage se font ensemble. Les trois boutons se courent sur le revers, en traversant le corsage. Si la robe est en soie, ces revers se garnissent d'une dentelle noire, ainsi que les parements des manches.

Le n° 19 est la manche qui forme revers.

J'ai à te faire une observation : lorsque tu tailleras le dos, rapproche la pièce de côté; place-le, comme elle doit être cousue; puis taille-la ensuite; elle se trouvera dans son véritable sens et se coudra facilement au dos sans faire aucun pli.. Ceci est très-



important. Si tu veux regarder notre planche V, année 1848, tu me comprendras mieux.

Et maintenant, occupons-nous un peu de nos toilettes de fin d'hiver; peut-être nous serviront-elles pour le printemps. Quelques bals ont eu lieu; je vais te dire ce qu'on m'en a raconté. Le gros-de-Naples rose, bleu, blanc, blanc surtout, est à la mode pour les jeunes filles et les jeunes femmes. Celles-ci ajoutent à leur jupe trois rangs de volants découpés — les corsages sont à pointe, ornés d'une berthe ou d'une draperie, les manches — courtes, ornées de trois rangs de petits volants, ou de forme pagode, c'est-à-dire un peu plus longues, un peu plus larges du bas, étroites du haut, et taillées de manière à découvrir la saignée. — Sur la tête, une guirlande de petites plumes de coq bien blanches — au cou un collier de perles blanches — des gants blancs, courts — et des souliers blancs.

Où bien encore: Trois jupes de tulle blanc ou trois jupes de mousseline — corsage à pointe, orné de trois berthes, l'une sur l'autre, espacées de 2 centimètres et garnies d'un ourlet, aussi de 2 centimètres — chaque jupe relevée de chaque côté par une branche de feuillage — sur la tête, une guirlande, aussi en feuillage, retombant de chaque côté sur le cou.

Les chapeaux ne sont pas tous évasés; j'en ai vu ces jours-ci qui étaient tout le contraire... Peut-être les femmes à la figure ovale, au front élevé, l'emporteront-elles pour les modes de ce printemps, car cette coiffure leur sied mieux que l'autre.

Les demoiselles que l'on rencontre sur les boulevards ont des robes de gros-de-Naples uni ou rayé, des pardessus ou des fichus de velours noir. Les dames sont vêtues de même, mais leurs pardessus et leurs fichus, sont garnis de hautes dentelles noires.

Les petits garçons, jusqu'à 8 ans, me paraissent tous jolis, lestes, bien plantés. Ils portent un chapeau de feutre noir ou

gris, à forme ronde et à larges bords, relevé, sur le côté gauche du front, par un nœud de ruban qui, après avoir tourné autour de la forme, va faire un nœud derrière et retombe en longs bouts sur l'épaule; ou bien il est orné d'une longue plume qui, après avoir tourné autour de la forme, dépasse les bords et retombe sur l'épaule. Ces chapeaux sont noués sous le menton par deux rubans ornés de deux rosettes placées de chaque côté des joues — leurs cheveux sont longs et bouclés — ils portent un collet qui forme manteau et descend jusqu'aux genoux, laissant à peine apercevoir une blouse de velours ou de mérinos écossais — sous cette blouse dépasse la garniture brodée d'un pantalon de percale — des guêtres de drap noir, gris ou marron, recouvrent les genoux — et un cache-nez tricoté leur entourant le cou, retombe sur leur poitrine.

Les petites filles ont bien un peu de l'air des petits garçons. D'abord elles portent un chapeau aussi en feutre gris ou noir, orné d'une plume ou d'un ruban, et noué de même sous le menton, mais non relevé sur le front — par-dessus leur robe de velours ou de mérinos, qu'elles descendent qu'aux genoux, elles portent une longue pèlerine pareille à la robe et bordée de velours — un pantalon orné d'une garniture brodée — des guêtres pareilles à celles des petits garçons leur couvrent aussi les genoux — quelques-unes, au lieu de pèlerine, ont un paletot de velours.

Mais nous avons assez parlé de toilettes pour un jour de pluie, de vent et de grêle... Je m'arrête... dans l'espoir que le mois prochain, le soleil nous aura fait voir quelque mode nouvelle.

Il me reste à t'expliquer notre rébus, bien que tu l'aies certainement deviné.

Un carte retournée — un petit chemin dans un bois (une laie) — un chœur d'opéra — un bien de campagne, à vendre — un nez — une queue de promeneurs entrant aux Tuileries — un pauvre exilé qui



revient et embrasse le poteau au haut duquel se lit le mot : *France* — une haie — une chaire à prêcher.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

dit le brave et fidèle Tancrede, rentrant dans Syracuse.

Adieu, chère et bonne; que Dieu te garde, toi et les tiens ! J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## ÉPHÉMÉRIDES.

30 MARS 1791. — MORT DE GUSTAVE III.

Souverain d'un pays qui était depuis longtemps un des plus fidèles alliés de la France, Gustave se préparait à venir au secours de Louis XVI, et ses projets bien conçus avaient éveillé la haine des démagogues suédois. L'on comptait parmi eux Ankarstroëm, homme cruel et dépravé. Lui et plusieurs autres conjurés résolurent la mort du roi et fixèrent l'exécution de leur projet à un bal masqué où l'on savait que Gustave devait se rendre. Le roi fut prévenu par des lettres anonymes, mais il rejeta tous les avis. Il arriva au bal, gai souriant, et causait avec l'ambassadeur de Prusse, quand il remarqua qu'il était environné et qu'on lui barrait le passage. Il s'appuya près d'une coulisse (car ce bal avait lieu à l'Opéra de Stokholm), et Ankarstroëm se glissa derrière lui. L'assassin saisit son pistolet, toucha légèrement l'épaule du roi, qui se retourna, surpris de cette hardiesse; alors, Ankarstroëm plaça le pistolet sur les reins de Gustave et tira. La victime resta debout un instant, puis tomba mortellement frappée.

La salle fut fermée à l'instant, mais Ankarstroëm ne fut pas arrêté sur-le-champ.

On plaça le roi sur un brancard, et les grenadiers le reportèrent au palais. Les ambassadeurs, les ministres suivirent ce triste cortège, et Gustave rentra ainsi, à la lueur des torches, pâle, mourant, dans la maison de ses ancêtres, qu'il avait quittée naguère si joyeusement. En montant l'escalier, il dit à voix basse : « Si je vis, je descendrai

de nouveau à pas légers cet escalier, sinon la première fois qu'on m'y reportera ce sera pour aller au *Gustavauska graf i Riddarholai kirkan* (au tombeau de Gustave dans l'église de Riddarholm).

La blessure était affreuse, d'autant plus qu'Ankarstroëm avait chargé son pistolet avec des clous rouillés. Les souffrances de Gustave furent grandes, mais son courage les égala. Il régla les affaires de son royaume et celles de sa famille; il fit ses adieux à son frère le duc de Sudermanie, à la reine, à son fils, et enfin il fit placer plusieurs liasses de papiers dans une cassette de fer, scellée du cachet de ses armes, donnant ordre de ne l'ouvrir que cinquante ans après sa mort. Le duc de Sudermanie, le chancelier du royaume et l'archevêque d'Upsal avaient chacun une clef de ce mystérieux coffret.

Le 30 mars 1791, la nature céda à l'excès des souffrances, et Gustave III expira dans la matinée, au milieu des plus cruelles tortures. Gustave-Adolphe, son fils, fut, comme on sait, détrôné par les États du royaume. Bernadotte lui succéda, et l'héritier des Wasa, des Gustave-Adolphe, des Charles XII, des Christine, erra en Europe sous le nom du comte de Gottorp, supportant noblement son infortune, et offrant une ressemblance frappante de traits et de caractère avec ses royaux ancêtres.

Ankarstroëm fut décapité, et ses complices furent exilés.



**MOSAIQUE.**

La prière est la respiration de l'âme:  
SAINT MARTIN.

—  
L'homme ne devrait jamais avoir honte  
d'avouer ses torts, car faire de pareils  
aveux, c'est dire seulement qu'on est plus  
sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier.

POPE.

—  
Vous serez misérable, en quelque lieu  
que vous soyez, et de quelque côté que  
vous vous tourniez, si vous ne vous tour-  
nez pas du côté de Dieu.

IMITATION DE J.-C.

—  
La rouille gâte l'or et l'argent que vous  
gardez; et cette rouille s'élèvera en té-  
moignage contre vous.

SAINT JACQUES.

Nos désirs nous figurent un état heureux,  
parce qu'ils joignent à l'état où nous  
sommes les plaisirs de l'état où nous ne  
sommes pas, et quand nous arriverions à  
ces plaisirs, nous ne serions pas heureux  
pour cela, parce que nous aurions d'autres  
désirs conformes à un nouvel état.

PASCAL.

—  
La vie sans les maux qui la rendent  
grave n'est qu'un hochet d'enfant.

CHATEAUBRIAND.

—  
Malheureux celui qui est seul, parce que,  
étant tombé, il n'aura personne pour le re-  
lever.

ECCLÉSIASTE.

—  
Portez les fardeaux les uns des autres, et  
vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

SAINT PAUL.

**RÉBUS.**

